



DANSE

Isabelle Paquette
en Cendrillon

Page E 4



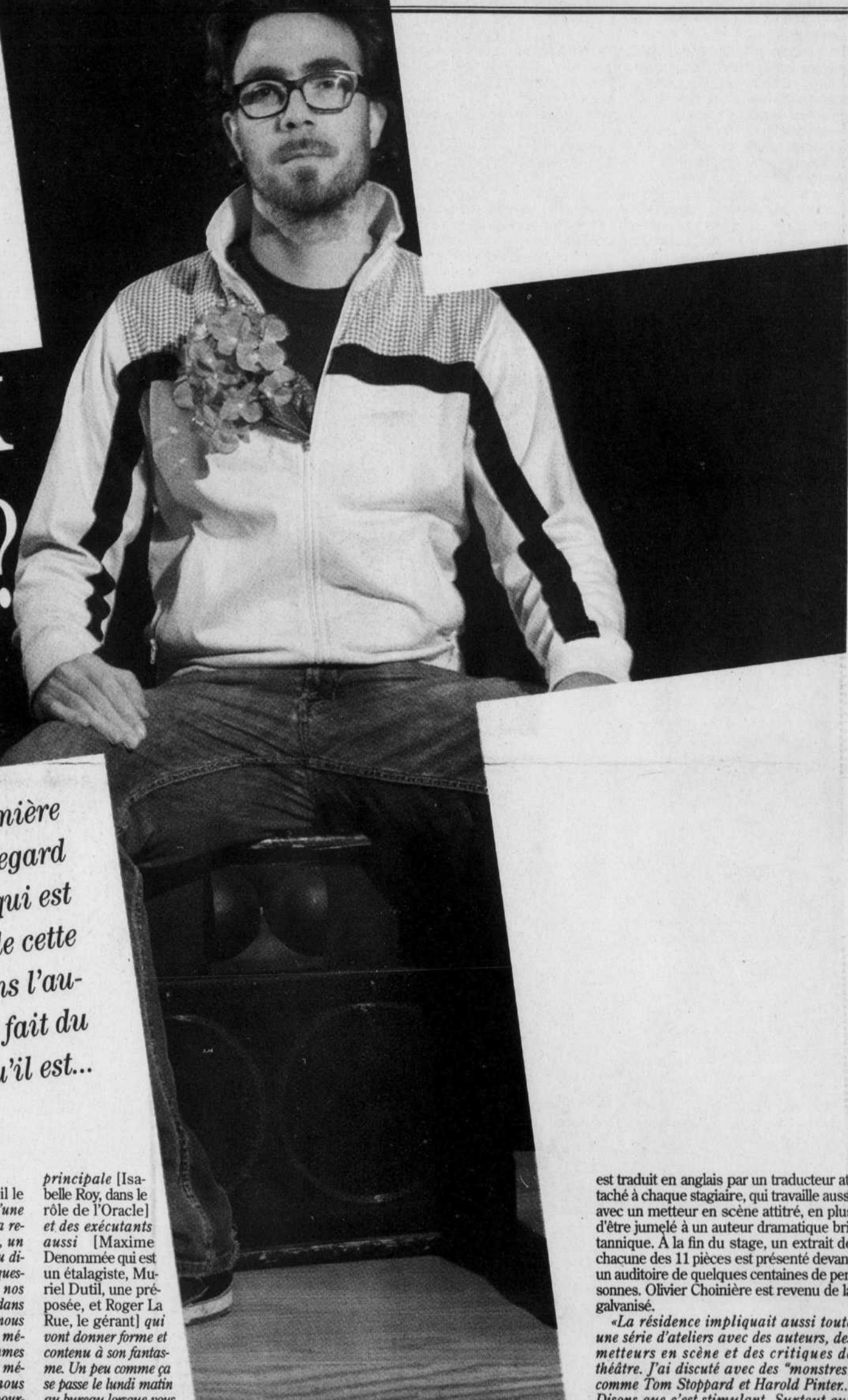
CINÉMA

Une entrevue avec
Carole Laure

Page E 10

E CUMMURE

Où sont cachés les nouveaux dieux?



Olivier Choinière
propose un regard
décapant sur ce qui est
advenu de cette
projection dans l'au-
delà qui a aussi fait du
Québec ce qu'il est...

MICHEL BÉLAIR

Le Québec n'est plus ce qu'il était. Les curés et les bonnes sœurs ont quitté les écoles. Les églises sont transformées en condos à Montréal. Et la chape religieuse sous laquelle nous avons collectivement mijoté pendant quelques siècles ne pèse plus quotidiennement sur nos épaules. *Alléluia!*

Mais tout cela ne s'est pas dissous par magie quelque part au tournant des années 1960 avec la Révolution tranquille. Où est passée notre foi collective en l'au-delà? Cette soif de croire à quelque chose de plus grand qui nous a marqués de génération en génération pendant si longtemps? Hum?

Pour Olivier Choinière, la réponse est claire. Et pas tellement réjouissante. Elle s'étale dans la *star-system* et, dans sa conjugaison la plus quotidienne, dans l'engouement collectif pour la télé-réalité et pour les chiens écrasés à la une des médias populistes. Dans le cérémonial répété tous les jours de l'envahissement médiatique qui nous rive à nos téléviseurs et à nos téléphones portables. Dans la volonté d'être ailleurs, dans un monde plus grand que nature qui touche parfois, oui, au divin...

Le ciel et l'enfer

Il a l'air en grande forme, Olivier Choinière; même à 10h du matin. A une semaine à peine de la première de son plus récent texte — *La Félicité*, que son ami et complice Sylvain Bélanger met en scène pour La Manufacture —, il respire la confiance. Il a toujours son petit air de bavoux sympathique, mais on le sent en pleine possession de ses moyens alors qu'il revient à peine d'un stage d'un mois au Royal Court de Londres, un séjour qui l'a profondément marqué. Mais avant de glisser là-dessus, je lui demande d'abord de

nous parler de la félicité...

«*C'est un état, la félicité, répond-il le sourire en coin. C'est l'incarnation d'une sorte de recette du bonheur ultime. Ça rejoint le plus grand bonheur possible, un bonheur tellement plein qu'il touche au divin. En fait, ma pièce repose sur une question toute simple: que sont devenus nos dieux aujourd'hui? Où sont-ils sinon dans la vie des stars et le monde rêvé que nous rapportent chaque jour les médias de tous types? Nous sommes poreux à cet envahissement médiatique. Collectivement, nous sommes des éponges. Et on pourrait presque dire que La Félicité est une pièce sur la porosité...*»

«**Raconter un événement de la vie d'une star-dieu c'est, un peu, toucher au paradis**»

Porosité parce que «*la vie des gens riches et célèbres*» fait partie de nos vies. «*On les avale, poursuit le dramaturge, on les digère; c'est même difficile de ne pas le faire puisque tout cela est placardé partout sur des affiches, à la télé et dans les journaux... On se les approprie jusqu'au point où leur vie remplit le vide de notre propre vie... C'est ce que font du moins les personnages de la pièce, qui sont complètement subjugués par cet univers inaccessible et qui le recréent à leur manière. Raconter un événement de la vie d'une star-dieu c'est, un peu, toucher au paradis.*»

Il n'y a toutefois pas que le paradis dans la vie, il y a l'enfer aussi. Celui des crimes sordides et des accidents sanguinolents; celui des escrocs-stars qui réussissent presque toujours à s'en tirer comme celui des petits bandits ordinaires et des batteurs d'enfants qui font la une des journaux. Et les personnages de la pièce de Choinière vivent aussi de ces tranches de vie plus ou moins saignantes. Ils s'abreuvient à l'enfer comme au paradis; c'est en touchant aux deux extrémités qu'ils trouvent la félicité. Dans cette constante traversée d'une borne à l'autre. Comme dans le temps où il y avait encore un vrai Ciel et un vrai Enfer...

«*C'est une traversée de l'un à l'autre, un voyage à travers des temps et à travers des mondes que tout oppose. Avec une officiante*

principale [Isabelle Roy, dans le rôle de l'Oracle] et des exécutants aussi [Maxime Denommée qui est un étalagiste, Muriel Dutil, une préposée, et Roger La Rue, le gérant] qui vont donner forme et contenu à son fantasme. Un peu comme ça se passe le lundi matin au bureau lorsque vous n'avez pas vu Tout le monde en parle et que vos collègues prennent plaisir à vous raconter les détails croustillants appris sur la vie d'un tel... Ici, les personnages se battent presque pour raconter leur bout d'histoire en rajoutant des détails inventés ou non et en s'entrecompant constamment l'un l'autre.»

Et quelle forme prendra cette traversée? Dans quel style, dans quel genre d'environnement

«*On n'est pas dans le monologue ou dans le conte urbain, c'est sûr. Ni dans la démonstration. Plutôt dans un théâtre d'évocation qui s'appuie sur les mots, sur l'action dite. Et je fais confiance au penchant naturel à fantasmer et à l'imagination du spectateur: c'est une chose que j'ai apprise avec les déambulatoires que j'ai réalisés jusqu'ici. Parce que, comme dans la forme du déambulatoire, chaque spectateur découvrira à mesure les personnages de la pièce, ce qui s'y passe et de quoi il est question. C'est ainsi qu'il pourra se mettre à recomposer, à partir des morceaux d'un miroir éclaté, l'image de ce qu'est devenue notre société.*»

Cartographeur l'humain

Bon. Beau programme. Surtout avec Bélanger à la mise en scène et l'impressionnante équipe de comédiens réunie sur le petit plateau de La Licorne. Olivier Choinière dira encore que la langue de *La Féli-*

THÉÂTRE

est traduit en anglais par un traducteur attaché à chaque stagiaire, qui travaille aussi avec un metteur en scène attiré, en plus d'être jumelé à un auteur dramatique britannique. À la fin du stage, un extrait de chacune des 11 pièces est présenté devant un auditoire de quelques centaines de personnes. Olivier Choinière est revenu de là galvanisé.

«*La résidence impliquait aussi toute une série d'ateliers avec des auteurs, des metteurs en scène et des critiques de théâtre. J'ai discuté avec des "monstres" comme Tom Stoppard et Harold Pinter... Disons que c'est stimulant. Surtout que tout cela est très structuré. En plus d'avoir eu tout au long l'impression d'être dans les cuisines de l'écriture, j'ai aussi découvert là-bas des perspectives nouvelles, différentes. Avec le recul, j'y ai pris conscience, par exemple, du fait que la tradition française du théâtre est celle d'un lieu de langage. Alors que, chez les Britanniques, le théâtre est un lieu où l'on voit les gens agir et se comporter; le texte y est primordial, bien sûr, mais il vient servir de bornes aux comportements humains. Le théâtre est un moyen de cartographier le comportement humain: le "mapping of human behavior" comme je l'ai souvent entendu. Cela débouche sur une approche de l'écriture beaucoup plus technique, concrète, terre à terre. Disons que cela a permis de "taquer mon écriture au plancher"...»*

Le dramaturge en est ressorti avec l'enjeu de «*dégarnir*» sa langue et son écriture scénique «*pour n'en garder que l'essentiel*». Et comme cela se manifeste déjà dans *La Félicité*, voilà venue l'occasion de goûter, en avant-première, l'Olivier Choinière nouvelle mouture...

Le Devoir

LA FÉLICITÉ

Texte d'Olivier Choinière mis en scène par Sylvain Boulanger. Une production du Théâtre de la Manufacture présentée à La Licorne du 16 octobre au 24 novembre.

CULTURE

L'imagination au pouvoir !



Odile Tremblay

Toute une faune déambulait cette semaine au Musée d'art contemporain de Montréal. Et pas seulement la clique habituelle. Des jeunes, des vieux, des artistes, des néophytes, après avoir lu des critiques ou accroché au vol des commentaires positifs, s'étaient dit: Tiens donc. Si on s'offrait un tour de musée? Paraît que Vik Muniz, c'est jubilatoire...

Et comment! Même que chacun y trouve son compte. Les enfants autant que les autres.

Trop de traversées muséales se résument à des marathons sans escales. Les visiteurs fixent quelques secondes une œuvre avant de filer voir la suivante. Rien de tel devant l'expo *Réflexe* de Vik Muniz, artiste d'origine brésilienne transplanté à New York, propulsé sur la planète Terre, dont la créativité semble sans frein.

L'autre jour, donc, des groupes divers s'agitaient, en va-et-vient devant les cimaises, les visages rieurs ou intrigués. Ça créait une atmosphère électrique, une sorte de happening. A cause des matériaux hétéroclites mis à contribution. En émergent des portraits, des paysages, tirés comme des lapins du chapeau de ce magicien. Ses photos-tableaux nous frappent de loin, puis on recule, histoire de mieux décortiquer les matériaux inouïs qui sont sa trame. Il égare nos repères avec délectation.

Procédé, que cette frénésie protéiforme avec les matériaux? Peut-être. Mais on s'en émerveille.

Du Vik Muniz, c'est du land art à échelle réduite. L'artiste crée des œuvres éphémères, les capte par la photographie, puis en expose le reflet. Parfois, c'est sur la poussière que ses doigts ont tracé des silhouettes. Ainsi, celle de cet homme enfanté par les cendres, les pieds baignant dans les mégots, vrai spectre surgi de la pollution planétaire. Ailleurs, des enfants brésiliens naissent dans des grains de sucre. Comme pour leurs parents, misérable main-d'œuvre des plantations de canne à sucre, le destin de ces enfants se brisera un jour sur cette substance douce. L'artiste les projette dans le temps.

Plus loin sont exposés les *Mona Lisa* de ketchup ou de beurre d'arachide, un Jackson Pollock en chocolat fondu, des stars de cinéma aux contours de diamants, une tête de méduse tracée dans une assiette à spaghetti! Ses portraits sont conçus avec les mosaïques d'échantillons de couleurs, ses paysages naissent du fil à coudre, sa rose géante est truffée d'insectes de plastique.

Robots, dominos, soldats jouets, poupées Barbie, sacs de cocaïne, feuilles de marijuana, rebuts divers: rien ne se perd ici et tout se crée. Muniz pastiche Van Gogh, Le Caravage ou Monet armé de pastilles de tissu. Il est une sorte d'Andy Warhol de notre postmodernité.

Les frontières sont devenues si floues entre fiction, images réelles et photos trafiquées que nos regards ne peuvent plus échapper aux pièges qui leur sont tendus. Vik Muniz brouille les pistes en rigolant plus que bien d'autres créateurs d'ambiguïté. Il n'a rien inventé mais joue d'ambivalences avec une sorte de génie.

L'être humain est plus loyal à sa mémoire qu'à ses yeux. Telle est une des thèses principales du créateur brésilien. On ne verrait, de fait, que ce qu'on croit voir.

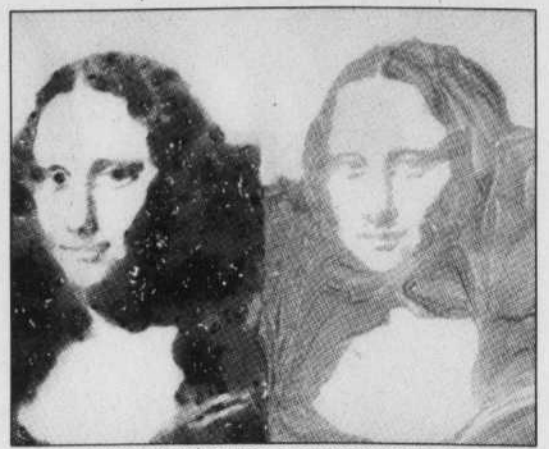
Une des séries les plus fascinantes de l'expo s'appuie sur la recreation du célèbre album de photos *The Best of Life*. Sous ce titre, le magazine *Life* avait réuni des clichés illustres, symboles du XX^e siècle: le salut de John-John Kennedy devant la tombe de son père, la fillette nue criant sur une route du Vietnam, les pas d'Armstrong sur la Lune, l'étudiant devant les tanks sur la place Tienamen, etc. Ces photos-là, on croit les connaître par cœur. Erreur!

Le jour où Vik Muniz a égaré son album, il a redessiné ces photos de mémoire, en les laissant baigner dans un certain flou. Celles-ci accrochées au mur, on se persuade qu'il s'agit des originaux, même quand une foule de détails divergents nous crient le contraire. La photo initiale, imprimée dans notre esprit, nous voile la vue.

«On n'est jeune qu'une fois, mais cela peut durer toute une vie» constitue une des phrases fétiches de Vik Muniz. A ses yeux, la maturité d'un artiste s'évalue à son potentiel de communication avec les plus jeunes.

Ça tombe bien, car on retombe en enfance devant son œuvre, épatés que nous sommes par ses trucs d'illusionniste. Ses trompe-l'œil sont des devinettes. Songes et mensonges s'opposent à une vérité fugitive que l'artiste nous donne envie d'envoyer au diable, pour mieux savourer en paix ses brillantes impostures.

Au chapitre des œuvres en trompe-l'œil, à déguster également le film *I'm Not There* de l'Américain Todd Haynes, qui revisite librement et follement la vie du chanteur Bob Dylan. Présenté au Festival du nouveau cinéma, celui-ci prendra l'affiche le 30 novembre. Que le chantre de *Like A Rolling Stone* soit incarné par six interprètes, dont Heath Ledger, Richard Gere, mais aussi un enfant noir et une femme (Cate Blanchett) — la plus res-

SOURCE MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Les Mona Lisa de ketchup ou de beurre d'arachide de l'exposition *Réflexe* de Vik Muniz

semblante et la meilleure du lot! —, constitue une autre mystification délirante. Le procédé des acteurs multiples est emprunté à *Palindromes* de Todd Solondz. Appliqué à une icône de la chanson engagée des années fleurs, il devient carrément révolutionnaire.

L'heure est aux biographies déconstruites et surréalistes de stars musicales. *Across the Universe* de Julie Taymor a fait exploser en rose bonbon l'univers des Beatles. *I'm Not There*, malgré le segment western trop appuyé de Richard Gere, s'insère dans cette tendance aventureuse et folle. Le film remet l'imagination au pouvoir, comme aux jours bénis où ces chanteurs-cultes échouaient à refaire le monde, mais non à l'enchanter.

otremblay@ledevoir.com

le petit
quat'sous
de poche 07-08
saison itinérante

Terre océane
23 octobre au 17 novembre
au Théâtre d'Aujourd'hui

Texte: DANIEL DANIS
Mise en scène: GILL CHAMPAGNE

Avec: ARNAUD AUBERT
FRANÇOIS CLAVIER
MARIE PASCALE
SÉBASTIEN RENÉ

Une coproduction du Théâtre de Quat'sous
Théâtre du Trident, Le Logomoteur Théâtre
«Père, Daniel Danis, Arts-Sciences en collaboration
avec le Théâtre d'Aujourd'hui»

au Théâtre d'Aujourd'hui
Billetterie du Théâtre d'Aujourd'hui: 514 282-3900
3900, rue Saint-Denis, Montréal, Québec

Réservations: 514 845-7277
www.quatsous.com

CRÉATION CAFÉINE
EN COPRODUCTION AVEC LE FILS D'ADRIEN DANSE
ET LAGORA DE LA DANSE

**TROIS TERRITOIRES
QUOTIDIENS**
→ 23 AU 27 OCTOBRE 07 / 20 H

CRÉATEURS → ESTELLE CLARETON
CATHERINE LA FRENIERE, HAROLD RHÉAUME
INTERPRÈTES → ANNE BARRY, ESTELLE CLARETON
ÉTIENNE PILON, HAROLD RHÉAUME
RACHEL VINCENT-CLARKE

AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER, MÉTRO SHERBROOKE
WWW.AGORADANSE.COM

BILLETTERIE → 514 525-1500
ADMISSION → 514 790-1245

ILLUSTRATION: LIND

LE TRAITEMENT

THÉÂTRE
PÀP

everybody's
Welles
pour tous

Le Théâtre PàP

PRÉSENTE

DU 5 AU 20 OCTOBRE 2007

Le Traitement Complet les 16 et 18 octobre

DE MARTIN CRIMP_ MISE EN SCÈNE DE CLAUDE POISSANT
Avec Peter Batakiev, Félix Beaulieu-Duchesneau, Violette Chauveau,
Amélie Chérubin-Soulières, Francis Ducharme, Catherine Larochelle, Widimir Normil,
Gilles Renaud et Catherine Trudeau

Concepteurs_ Jean Bard, Angelo Barsetti, Nicolas Basque, Linda Brunelle,
Éric Champoux, Mathieu Giguère, Karine Lapierre et Dave St-Pierre

En coproduction avec le Festival de théâtre des Amériques
Gagnant de 4 Masques dont *Production Montréal 2006*

DU 23 OCTOBRE AU 3 NOVEMBRE 2007

Everybody's Welles pour tous Complet les 24 et 25 octobre

DE PATRICE DUBOIS ET MARTIN LABRECQUE_ MISE EN SCÈNE DE PATRICE DUBOIS
Avec Patrice Dubois et Stéphane Franche

Concepteurs_ Martin Labrecque, Catherine La Frenière, Olivier Landreville,
Larsen Lupin et Caroline Poirier

Gagnant de 2 Masques dont *Production Montréal 2004*

À ESPACE GO_ 514.845.4890

www.admission.com_ 514.790.1245

Conseil des arts
et des lettres
Québec

Le Conseil des Arts
du Canada à 50 ans

CONSEIL DES ARTS
DE MONTRÉAL

LE DEVOIR

qb **quatuor
bozzini**

Série montréalaise
2007-2008

Complexité la musique contemporaine?
Pas celle présentée lors de ce concert réunissant
des représentants de la *Nouvelle Simplicité!*

Matteo Fargion String quartets nos 3 & 4 (1996 & 2003)
Chris Newman String quartet no 6 (2005)
Markus Trunk twin / double (2007)
Tom Johnson Combinations (2003)

LANCÈMENT 20 OCTOBRE

NOUVEAU DISQUE
CANONS + HOQUETS
Howard Skempton
et Jo Kondo

www.actuelleod.com

www.quatuorbozzini.ca

**La Magie
des lanternes**
7 septembre
au 31 octobre

JARDIN BOTANIQUE
DE MONTRÉAL
UNMUSÉUMNATUREMONTRÉAL

**Le Grand Bal
des citrouilles**
5 au 31 octobre

Partenaire officiel

museumsnature.ca
514 872-1400

Financière
Sun Life

UPA
L'Union des
producteurs
agriculteurs

Montréal

accès
Pic-IX

CULTURE

THÉÂTRE

Empilade de croquis sur fond d'angoisse

Francis Monty délaisse le théâtre d'objets pour un moment et s'adresse aux adolescents avec Tendres totems et croquis cruels

MICHEL BÉLAIR

Ces jours-ci, Francis Monty passe ses journées dans la paperasse à remplir des formulaires de demande de subvention. En parallèle, il travaille aussi sur un tout nouveau projet pour son Théâtre de la Pire Espèce — une sorte d'immense machin sur grand plateau avec huit comédiens qui porte le titre de *Gestes impies et rites sacrés* —, il se prépare à repartir bientôt en tournée en Europe avec *Persée*, il écrit une suite à *Léon le nul* et vient de terminer la dernière version de *Tendres totems et croquis cruels*, qui prend l'affiche de Fred-Barry la semaine prochaine. Et un café avec ça...

Dès le départ, la discussion pourrait facilement s'égarer. Creuser, par exemple, les contradictions profondes et les incohérences des gouvernements par rapport à la culture. Et qui font qu'une compagnie aussi innovatrice que la Pire Espèce, une compagnie qui a réinventé le théâtre d'objets ici, qui connaît un succès fou partout où elle passe, autant ici qu'ailleurs sur la planète, une «jeune compagnie de la relève» qui a déjà produit quatre spectacles en moins de dix ans d'existence, donc, est en train d'étouffer à cause du manque d'argent... Mais nous ne sommes pas vraiment là pour ça. C'est Francis Monty qui est devant moi: l'homme qui écrit tout autant avec des objets qu'avec des mots. Aussi bien en profiter...

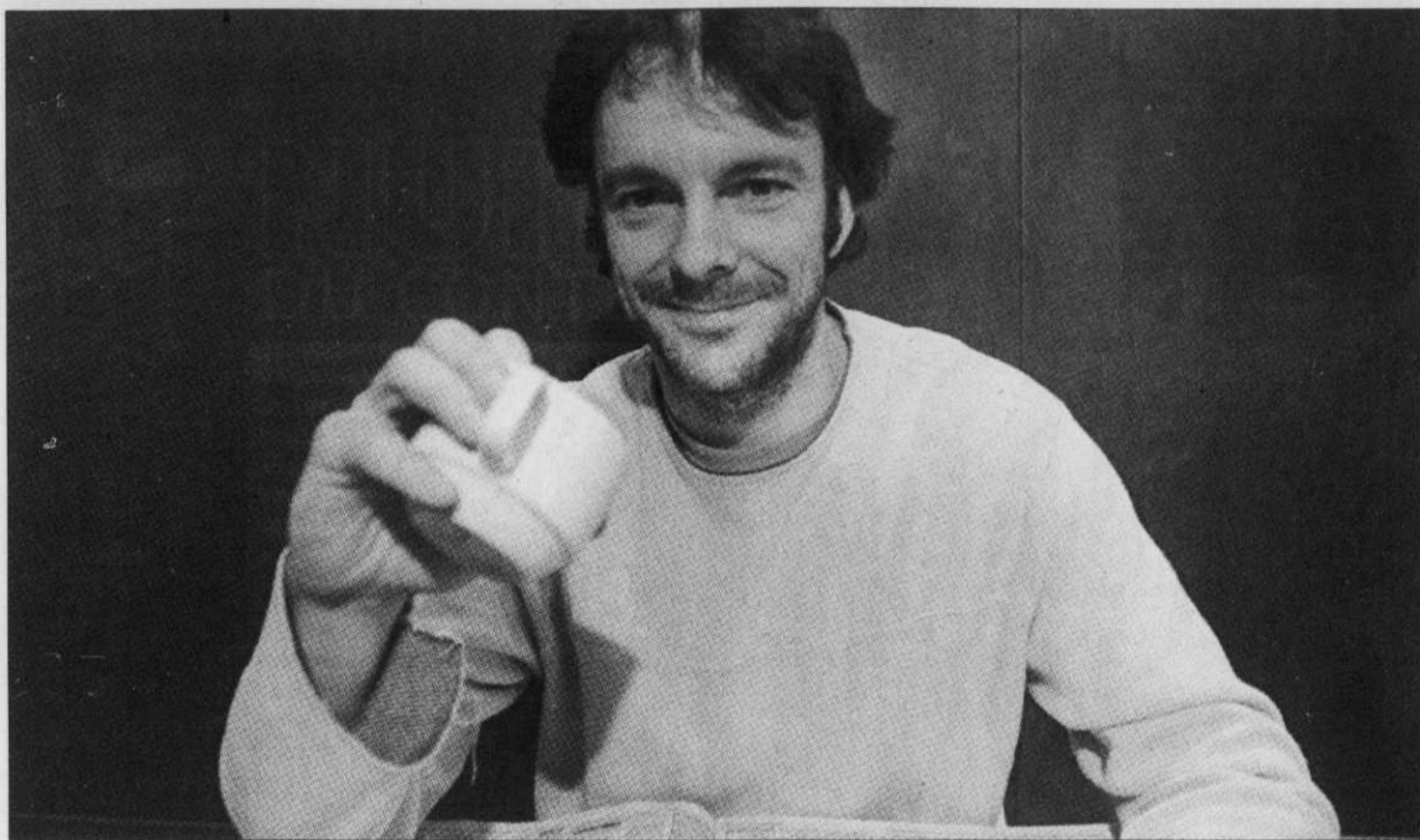
Quelque chose de défendu

Il m'explique tout de suite, le Francis Monty, que ce *Tendres totems*... est un spectacle fabriqué l'an dernier en très étroite collaboration avec les finissants du Conservatoire. Dix comédiens, six semaines: telles étaient les contraintes. Plus le fait que le spectacle devait s'adresser à des ados. Il est arrivé là avec une esquisse de texte, comme il le fait quand il s'attaque à un spectacle de théâtre d'objets: «des embryons de scènes, presque rien», précise-t-il.

«Je me suis glissé dans la salle où Benoît [Vermeulen, qui signe la mise en scène de *Tendres totems*...] travaillait en impro avec ses étudiants. Je sais qu'il les fait d'abord travailler sur la relation aux autres quand on est en scène, sur leur relation à l'espace scénique. Et sans que personne ait à se soucier de raconter quelque chose... J'ai pris des notes. Puis comme c'était au départ un exercice pédagogique, on s'est tous mis à retravailler à partir de petits bouts de texte. Mais on s'est fait avoir...»

Parce que rapidement l'exercice est devenu une production officielle des finissants, montée en fin de session, en avril dernier. Monty a retravaillé le texte depuis et discuté longuement de la mise en scène avec Vermeulen.

«Étonnamment, poursuit l'auteur, c'est un spectacle dans la lignée de ce que fait le Théâtre Le Clou — codirigé par Vermeulen et pour lequel



«C'est un spectacle déconcertant, déconstruit, qui met en scène un univers morcelé qui ressemble à celui des ados... et au nôtre aussi», fait remarquer Francis Monty en parlant de *Tendres totems et croquis cruels*, qui prend l'affiche de Fred-Barry la semaine prochaine.

Monty a déjà écrit *Romances & karaké*. On peut faire des rapprochements dans le type d'écriture qui résulte de la façon d'écrire le spectacle: on teste des bouts de texte en répétition et l'auteur ré-écrit constamment... Le travail formel est très important dans le processus: ensemble, on met peu à peu à jour une forme scénique sur laquelle le texte se dépose.»

On est bien loin du texte déjà appris par cœur au tout début des répétitions ou de l'impro à forme fixe et bien définie. Même que Monty dira qu'en amorçant le travail de cette façon, il ne sait jamais tout à fait, au dé-

part de l'aventure, de quoi il va parler! «Pour moi, c'est une contrainte extrêmement stimulante; je trouve ça apaisant. Un peu comme le sculpteur qui doit trouver la sculpture cachée dans le bloc de pierre... C'est sûr que l'adrénaline se met à monter vers la fin du processus, mais c'est bon, on a un «fun» incroyable! C'est comme ça que j'aime travailler. J'ai l'impression de faire un mauvais coup à chaque fois. De faire quelque chose de défendu!»

Les jeter par terre

À Fred-Barry, *Tendres totems et croquis cruels* sera présenté pour la

première fois devant un public adolescent. «Je me pose encore des questions sur la densité du texte, reprend Monty, mais je suis certain que la forme du spectacle va les jeter par terre.» Pourquoi? «Parce qu'ils ne s'attendent pas à voir cela au théâtre. Parce que c'est une forme exigeante, oui, mais extrêmement ludique. Les spectateurs vont être plongés dans la surprise constante et l'inattendu puisque cela est inscrit dans la structure même de la pièce. C'est un spectacle déconcertant, déconstruit, qui met en scène un univers morcelé qui ressemble à celui des ados... et au nôtre aussi.»

Le concept du totem s'inspire des sculptures souvent rituelles des Amérindiens de la côte Ouest. «Le totem, c'est une sorte d'empilade de croquis et de portraits déposés les uns sur les autres. Et le propos, c'est de mettre en scène et de raconter des personnages de jeunes ados qui se donnent rendez-vous dans une «van» et qui se livrent à des jeux fous où on devine peu à peu qu'ils se mettent en jeu tout entiers devant les autres et devant eux-mêmes; un peu comme dans les émissions de télé-réalité. Comme s'ils cherchaient à se dépasser, à trouver des choses en eux dans le simple

fait de s'exposer au public... Ça parle du tiraillement fondamental entre le désir d'absolu et l'omniprésence du regard des autres qui vous cloue au quotidien. D'autant plus que s'y rajoute le regard du public, qui est partie intégrante du jeu... Les ados vont accrocher très fort; ils vont se reconnaître dans ce désir de grandeur qui ne peut être totalement assouvi. Et je pense que nous le devrions aussi d'ailleurs!», conclut-il dans un éclat de rire à peine contenu.

Bon. Merci monsieur Monty de nous ramener à la vraie vie. Les bruits du petit café où nous nous trouvons remontent tout à coup à la surface: cliquetis de fourchettes sur les assiettes en porcelaine, rumeurs de conversations, bruits de la rue, croquis parois cruels des visages tout autour... Et lorsque la discussion reprend après le passage de l'ange, nous parlons d'écriture, de cette double écriture qui est celle de Francis Monty, qui s'exprime autant avec les mots qu'avec les objets.

«Pour moi, c'est le même travail, vous savez. On n'arrive pas avec un texte quand on monte un spectacle de théâtre d'objets; les objets se refusent au texte parce qu'ils portent leur propre langage et, avec eux, le show prend forme au fur et à mesure dans l'écriture scénique du spectacle. Et écriture pour écriture, c'est la même présence, le même travail que j'investis lorsque je m'installe devant mon ordinateur et que je me penche sur l'histoire d'Étienne, qui est directement sorti de Léon le nul.»

En attendant, on peut toujours se payer le luxe de la surprise en faisant une petite visite dans l'est de la ville...

Le Devoir

TENDRES TOTEMS ET CROQUIS CRUELS

Texte de Francis Monty mis en scène par Benoît Vermeulen à la salle Fred-Barry du 16 octobre au 3 novembre.

TOF PRÉSENTE en coproduction avec

laine sans mouton

du 1^{er} au 20 OCTOBRE 2007
ON JOUE AU PROSPERO | Une co-diffusion de: PROSPERO

AVEC CHANTAL BARIL, MARIE-JOSÉE FORGET, ALEXANDRE MÉRINEAU ET JEAN TURCOTTE
ASSISTANCE ET RÉGIE LISON PLANTE SCÉNOGRAPHIE SIMON GUILBAULT
COSTUMES HÉLÈNE SOUCY ACCESSOIRES JULIE MEASROCH SON ÉRIC FORNET
ÉCLAIRAGE ERWANN BERNARD ATTACHÉE DE PRESSE JOHANNE BRUNET
GRAPHISME ANDRÉ LAPLANTE PHOTOGRAPHIE JULIE ARTACHO

«Le texte, truffé de références de différents horizons culturels (littérature, théâtre, télévision...) est un vrai plaisir, exigeant et fin, du mordant sans l'amertume.»
Josée Bilodeau, Radio-Canada

1371, rue Ontario est (514) 526-0582
www.letof.qc.ca

Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts

9^e édition
FESTIVAL INTERCULTUREL DU CONTE du Québec

LA GRANDE NUIT DU CONTE

Vendredi 19 octobre à 20 h

Avec Kim Yaroshevskaya • Québec
Danielle Brabant • Québec
Sylvain Cebron de Lisle • Bretagne
Jihad Darwiche • Liban
Chirine El Ansary • Égypte
Moïse Fdida • France/Tunisie
Fiona Macleod • Écosse
Jean-Marc Massie • Québec
Pascal Mitsuru Guéran • Belgique/Japon
Manfèi Obin • Côte d'Ivoire
Nadine Walsh • Québec
et Jean-Marc Chatel • Québec
Direction artistique : Marc Laberge

gesu (CENTRE DE CRÉATIVITÉ)
→ 1200, rue de Bleury, Montréal
Frais d'entrée : 23 \$ (+ frais et taxes)
Réservation : 514 861-4036 ou billetterie@gesu.net
Place des Arts

→ 140 SPECTACLES → 100 CONTEURS DU CANADA ET DE L'ÉTRANGER → 60 LIEUX DE SPECTACLE → À MONTRÉAL ET DANS 20 VILLES DU QUÉBEC → EN FRANÇAIS ET EN ANGLAIS

19-28 OCTOBRE 2007

514-790-1246 / 800-361-4556 / ADMISSIION.COM

Patrimoine canadien / Canadian Heritage / Québec

Conseil des Arts du Canada / Canada Council for the Arts

Montréal LE DEVOIR

www.festival-conte.qc.ca

Le Théâtre de la Manufacture présente

FÉLICITÉ 16 OCT au 24 NOV 2007

OLIVIER CHOÏNIÈRE
mise en scène SYLVAIN BELANGER
avec MAXIME DENONNÉE, MURIEL DUTIL,
ROGER LA RUE et ISABELLE ROY
Assistance à la mise en scène JEAN GAUDREAU
Coproducteurs SARAH BALLEUX, MARTIN LABRECQUE,
LARENZ LUPIN, PIERRE-FÉLIX LOCOS,
SUZANNE TRÉPANIEN

4559, PAPINEAU, MONTRÉAL, QC
www.theatrelaligorne.com
514.523.2246

RÉSEAU ADMISSIION
514.790.1246 ou
1.800.361.4595

Partenaires de la saison
LE DEVOIR

CULTURE

THÉÂTRE

Le temps du premier bilan

Isabelle Hubert est de retour avec *À tu et à toi*, une pièce abondante de front les désillusions et les prises de conscience propres à la trentaine.

PATRICK CAUX

Québec — Depuis quelques années, la télévision, les romans et même les bandes dessinées nous ont habitués à des autofictions mettant en vedette des Montréalais en crise larguant leur blonde pour enchaîner les conquêtes. Sans qu'Isabelle Hubert fasse elle-même le rapprochement, son plus récent texte (qui prendra l'affiche au Périscope cette semaine) apparaît comme un contrepoint rural et féminin à l'écriture des trentenaires désabusés du Plateau Mont-Royal. Aux réactions, bien souvent nombrilistes, des hommes qui ne supportent plus de passer des samedis après-midi en couple à monter des meubles IKEA, elle répond par un texte interrogeant l'engagement, la responsabilité et le besoin fondamental de se sentir utile.

Pour développer ces thèmes, Isabelle Hubert a choisi un prétexte relativement simple: trois amies du secondaire arrivées à la mi-trentaine se retrouvent en Gaspésie pour célébrer le remariage de Christine (Nancy Bernier), la meilleure amie de Chantale (Erika Gagnon). Elles en profitent pour dresser un bilan à la fois amusé et lucide des choix qu'elles ont faits depuis la fin de leurs études. Cette rencontre sera troublée par l'arrivée de David (Christian Michaud), l'ennemi d'enfance de Catherine (France LaRochelle), une dramaturge qui a quitté la région pour connaître un certain succès à Montréal.

«L'inspiration pour cette pièce m'est venue d'une relation pour le moins tendue que j'avais avec un ami, explique l'auteure originaire de New Richmond. Tout au long de notre adolescence, nous étions deux premiers de classe et nous nous opposions sur tous les sujets. Même nos ambitions divergeaient: il voulait s'inscrire au collège militaire pour devenir soldat alors que je voulais écrire.»

Quelques années plus tard, Isabelle Hubert retrouve cet «ennemi» perdu. «Il avait réalisé ses plans. Il était devenu Casque bleu et s'était rendu en Bosnie. J'ai eu l'impression que cette expérience l'avait beaucoup changé. Ça m'a donné un choc. En faisant un métier contraire à mes convictions, il avait réussi à aider des gens vivant à des milliers de kilomètres. Alors que moi, malgré tous mes idéaux, je me demandais encore si j'étais vraiment utile. Cette rencontre m'a donné l'idée de la pièce. J'ai eu envie de confronter les ambitions et les rêves que l'on a à la sortie du secondaire avec ce qu'on devient réellement.»

Structure et langue

À l'amorce d'un projet d'écriture, Isabelle Hubert reconnaît aimer se donner des contraintes formelles pour organiser ses idées. Dans le cas de *Couteau, sept façons originales de tuer quelqu'un avec...*, elle s'était imposé d'écrire une pièce en sept blocs, un pour chacun des péchés

capitaux. Au fil des pièces, la jeune dramaturge a constaté que son écriture gagne cependant à conserver une certaine souplesse. «Je me rends compte que le dérèglement est salutaire au théâtre. Si on conserve des carcans trop rigides, les histoires deviennent souvent prévisibles et ennuyantes. La structure de départ me permet d'avancer, mais une pièce prend généralement son envol quand je me permets certaines perversions.»

Pour *À tu et à toi*, Isabelle Hubert avait choisi d'adopter une structure classique. «Je voulais respecter l'unité de temps, de lieu et d'action. J'avais envie d'évoluer à l'intérieur de ces contraintes, mais il m'est apparu rapidement que le texte bénéficierait d'un peu de souplesse. Je me suis donc permis d'inclure quelques conventions théâtrales — comme des glissements temporels — pour dynamiser les situations dramatiques.»

Pour situer ses personnages, Isabelle Hubert les fait bien souvent s'exprimer en langue vernaculaire. Sans ambages, elle confie qu'on lui a parfois reproché cette approche naturaliste du dialogue. «Les débats sur la langue au théâtre m'ont longtemps exaspérée. Quelle langue doit-on utiliser? Est-ce que le langage populaire devrait être évité? J'ai rapidement tranché cette question: mes personnages évoluent dans un univers réaliste et leur langue le reflète. Si je faisais autrement, j'aurais l'impression qu'ils sonnent faux.»

Récemment, Hubert a écrit *La Robe de Gulnara*. La pièce se déroule dans un camp de réfugiés près d'une frontière entre l'Arménie et l'Azerbaïdjan. «La distance favorisait une tout autre approche de la langue. La situation me permettait plus d'évocations et ainsi d'avoir une langue plus relevée. Certaines personnes ont été franchement surprises par mon texte... comme si elles découvraient que je savais écrire alors qu'elles avaient toujours considéré la langue populaire de mes personnages comme une marque de faiblesse.»

Peu importe le choix du niveau de langue, Isabelle Hubert fait toujours preuve d'une grande maîtrise de l'écriture. On le voit notamment par son utilisation habile de l'humour. «L'humour est une arme redoutable, dit avec enthousiasme l'auteure. Il force le spectateur à baisser sa garde. Une fois le canal de communication ouvert, on peut se permettre d'aller beaucoup plus loin. En fait, dans *À tu et à toi*, certaines charges émotives du texte sont possibles uniquement parce qu'on a réussi à faire rire les spectateurs auparavant.»

Collaborateur du Devoir

À TU ET À TOI

Texte d'Isabelle Hubert mis en scène par Jean-Sébastien Ouellet. Une production de La Compagnie dramatique du Québec présentée au théâtre Périscope, du 16 octobre au 3 novembre.



Isabelle Paquette et Marcin Kaczorowski des Grands Ballets canadiens en répétition pour *Cendrillon, jour après jour*

DANSE

Cendrillon, prise 2

Celle qui a perdu sa chaussure... et trouvé un sac

FRÉDÉRIQUE DOYON

Symbole, superstition ou bénédiction artistique? Isabelle Paquette voit, dans le drôle de dénouement de sa jeune carrière, un peu des trois. L'étoile Anik Bissonnette, qui a fait ses adieux aux Grands Ballets canadiens (GBC) l'an dernier, lui a officieusement passé le flambeau en lui léguant son mythique sac de danseuse, celui qui a transporté des centaines de chaussons, maillots et bouteilles d'eau.

À la veille de reprendre le rôle de Cendrillon créé par Stijn Celis en 2003 et complètement remanié pour les nouvelles représentations qui débutent cette semaine, Isabelle Paquette prend la mesure du geste et du chemin parcouru depuis sa première incarnation du conte.

C'est un gros sac de cuir tout vieilli, craquelé, mais témoin des traces de premières d'une longue carrière et porteur des objets les plus précieux d'une danseuse.

«Elle m'a vraiment surpris, raconte-t-elle avec émotion à propos de l'ex-première danseuse. Elle

m'a donné son sac, qui l'avait suivie toute sa carrière. Elle est très superstitieuse, Anik. Elle me l'a annoncé dans sa loge le soir du gala d'adieux. Selon elle, j'étais sa suite logique», poursuit celle qui a presque grandi dans la maison fondée par Ludmilla Chiriaeff, puisqu'elle a été formée à l'école supérieure de ballet contemporain et qu'elle a dansé pour le Jeune Ballet du Québec avant d'intégrer la troupe des Grands. D'où sa fréquentation assidue d'Anik, devenue un modèle.

«C'est un exemple depuis que je suis toute petite, confie-t-elle. Elle est l'âme et le cœur des GBC. Ça laisse un grand vide qu'elle soit partie.»

Un ballet plus humain

La passation dudit sac se fera le jour de la première du *Cendrillon* revu et corrigé. La création de 2003, très audacieuse à certains égards, s'éparpillait dans un kitsch démesuré, qui avalait littéralement la danse et la psychologie du conte que le chorégraphe tentait d'adapter au goût du jour. La passation de l'héritage d'Anik aura

donc doublement valeur de transmission d'un héritage ouvert au renouvellement puisque le directeur des GBC a invité le chorégraphe Stijn Celis à retravailler son œuvre.

«Il n'avait pas atteint ce qu'il voulait, rapporte Isabelle Paquette, qui explique que le ballet est construit autour de la découverte de la féminité de Cendrillon, «de son devenir femme». Plutôt que la seule rencontre du prince charmant qui la sort de ses misères avec la belle-famille et la solitude du deuil de sa mère, il met en scène la prise en main du destin de la belle.

«Il a mieux défini le rapport du rêve et de la réalité. Il ne voulait plus que Cendrillon dorme quand elle a des visions de sa mère. Il voulait qu'elle soit consciente de ses gestes. C'est surtout plus humain et plus réaliste. Ce n'est pas un conte de fées où on est toujours content. Cendrillon va réussir à être heureuse, mais en acceptant les défauts de sa relation avec son amoureux.»

La nouvelle Cendrillon s'engage aussi dans un tout autre chorégraphie, sauf pour les mouvements d'ensemble, la scène du bal par exemple, qui n'ont pas bougé. «C'est sa force le travail de groupe, dit-elle à propos du chorégraphe, qui a aussi créé de puissantes Noces pour les GBC. Il a le talent de faire en sorte que les danseurs donnent le meilleur d'eux-mêmes», ajoute-t-elle en soulignant la grande exigence de ce processus traversé par de fréquentes remises en question quant à la composition initiale.

L'arsenal des décors a également connu des modifications. On se souvient d'une absurde scène de golf sur tapis synthétique et du symbole récurrent de l'orange, qui renvoyait au souvenir et prend cette fois moins d'importance.

Quatre ans plus tard, Isabelle Paquette reprend ce rôle transformé avec bonheur et fierté. «J'ai la chance de jouer ce rôle pour continuer ce qu'a accompli Anik», dit-elle. Elle l'avait incarné à 22 ans; joli défi pour une si jeune interprète, embauchée comme apprentie en 2001, promue au corps de ballet l'année suivante, puis passée demi-soliste en 2003. Même si la hiérarchie n'a plus le sens qu'elle avait au sein des GBC, la danseuse, qui a aussi travaillé avec Dominique Porte et le talentueux Canadien Wen Wei Wang, se sent choyée. «J'ai un beau parcours, je suis chanceuse.»

Partage-t-elle les superstitions de sa marraine Anik Bissonnette? Un peu, mais plutôt que de s'attacher à des objets — l'expérience de la perte est cruelle —, sa superstition s'exprime dans la manière de commencer sa journée, le chemin emprunté pour se rendre aux GBC, par exemple. «C'est un réconfort dont les artistes ont besoin pour passer à travers le trac. On a un contrôle sur ces petites choses-là qu'on n'a pas nécessairement sur scène.»

Le Devoir

Cendrillon, jour après jour, du 18 octobre au 3 novembre, au Théâtre Maisonneuve

LA PLACE DES ARTS PRÉSENTE
RONNIE BURKETT
10 DAYS ON EARTH
Spectacle en anglais pour adultes (14+)
CRÉATION ET INTERPRÉTATION DE RONNIE BURKETT
Si un jour on se retrouve seul, mais qu'on ne le sait pas, se sent-on vraiment seul? Voilà la question qui a inspiré au célèbre marionnettiste canadien Ronnie Burkett *10 Days on Earth*, un charmant conte où la délicatesse des personnages à ficelles n'a d'égale que la justesse des sentiments.
8 AU 10 ET 13 AU 17 NOVEMBRE 2007, 20H
25\$ (adultes) 15\$ (étudiants) taxes et redevance incluses
15% de rabais pour groupes de 20 et plus
Série Cinquième Salle, Directeur de la programmation, Michel Gagnon
Place des Arts Québec
514 842 2112 • 1 866 842 2112
laplacearts.com
Réseau Admission 514 790 1245

SUPPLÉMENTAIRES
14 AU 17 NOVEMBRE
KIDD PIVOT
LOST ACTION
→ 30 OCTOBRE AU 3 NOVEMBRE 07 / 20 H
CHORÉGRAPHE → CRYSTAL PITE
INTERPRÈTES → ÉRIC BEAUCHESNE, FRANCINE LIBOIRON
MALCOLM LOW, YANNICK MATTHON, CRYSTAL PITE
ANNE PLAMONDON, VICTOR QUIJADA
MUSIQUE ORIGINALE → OWEN BELTON
ÉCLAIRAGES → JONATHAN RYDER
COSTUMES → LINDA CHOW
«LOST ACTION EXPLORE AVEC SENSIBILITÉ L'EXPRESSION KINÉSIQUE DE L'AGRESSIVITÉ ET DU SENTIMENT DE PERTE. IL EN RÉSULTE UNE DANSE INTELLIGENTE, PROFONDÉMENT ÉMOUVANTE ET D'UNE GRANDE RICHESSE CHORÉGRAPHIQUE.» DANCE MAGAZINE
«LOST ACTION IS THE MOST SIGNIFICANT WORK CRYSTAL PITE HAS DONE UNDER HER COMPANY, KIDD PIVOT.» THE VANCOUVER SUN
LES REPRÉSENTATIONS À MONTRÉAL SONT UNE COPRÉSENTATION DE L'AGORA DE LA DANSE ET DE DANSE DANSE.
AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER, MÉTRO SHERBROOKE
WWW.AGORADANSE.COM
BILLETTERIE → 514 525.1500
ADMISSION → 514 790.1245
PHOTO: CHRIS HANDLE

Tangente
Pouliches: autour de l'œuvre de Cindy Sherman de Manon Oligny
Identité dénudée: regard sous le maquillage de Sherman de Anne-Marie Boissvert
18, 19, 20 octobre à 19h30 - 21 octobre 2007 à 16h
Billetterie: 514 525 1500

CULTURE

Entrevue avec Kevin Parent

Chanter en anglais pour avoir la paix

Le spectacle que le grand gars de Nouvelle présentera mercredi prochain au Club Soda s'intitule *Every Now And Then*: c'est aussi le titre d'une chanson de son premier album tout en anglais, *Fangless Wolf Facing Winter*. «*At peace with myself like seldom before*», y chante-t-il. Tant mieux pour lui. Ou plutôt: *good for him?*

SYLVAIN CORMIER

Vielle vérité: sur les disques en français on discerne mieux la voix et on comprend mieux les paroles que sur les disques en anglais. En français, le texte prime, alors qu'en anglais, la musique est souveraine et la voix, le plus souvent, un instrument parmi d'autres. En français, on fait de la chanson. En anglais, on joue de la musique. Conception périmée? Vous me direz qu'il y a des tas de contre-exemples, surtout quand on joue du rock en groupe et qu'on monte le son. *Indeed*. Mais plus qu'on ne le pense, la vieille dichotomie a cours, encore et toujours. Demandez à Kevin Parent.

Un beau cas. Le Gaspésien a grandi en anglais, chanté d'abord le *songbook* de Neil Young à l'endroit et à l'envers. Et puis il a connu dans les années 90 l'immense succès que l'on sait avec deux albums en français dans le texte, sur lesquels, parsemés et notables, se trouvaient quelques titres en anglais, *Same Kind, Tom Welch*. Et voilà que, ce printemps, Kevin Parent a lancé son premier album entièrement écrit en anglais, *Fangless Wolf Facing Winter*. Une expérience de studio qu'il dit plus «*nourrissante*», précisément à cause de l'anglais. «*Le plaisir était de jouer, pas de m'exprimer. En français, t'as pas le choix, t'es en avant. Ça a l'air d'un cliché de dire ça, mais c'est vrai. C'est vrai pour n'importe quel ingénieur de son en studio: quand arrive le temps du mixage, tu te fais demander si tu veux un mix français ou un mix anglais.*»

Cette fois-ci, Kevin voulait un «*mix anglais*». La voix dans la musique. Pas de textes à l'avant-plan, compréhensibles au premier degré. Un peu d'effacement, s.v.p. *Welcome* l'anglais, histoire de disparaître un peu du collimateur. «*C'est une affaire de confiance. Je*

ne voulais pas me faire juger après six ou sept ans d'absence. Je ne voulais pas que le "spotlight" soit d'abord sur ce que j'ai à dire. Je ne voulais pas être mal à l'aise. Je suis moins ado qu'avant: c'est moins facile pour moi d'aller au front. Quand je chante en anglais, je suis dans ma zone de confort. Je suis bien dans ma peau. En français, je me compare trop. J'écoute Daniel Bélanger et je me dis que je ne peux pas aller sur ce terrain-là. Ou bien j'écoute Jean-Loup: lui, ça sort, les mots, une vraie fontaine. Je ne peux pas accoter ça.»

La vérité par la maladresse

Pourtant, lui dis-je, c'est en français qu'il a écrit ses textes les plus forts: *Seigneur, Fréquenter l'oubli, Boomerang*. Et non sans raison. Sa maîtrise plus limitée du français l'obligeait à dire ce qu'il ressentait plus crûment, sans le luxe d'un vocabulaire vaste, sans pouvoir tout camoufler sous les métaphores: ça sortait comme ça pouvait, à chaud, à vif. En anglais, sa langue maternelle, Kevin a le choix des images, laisse plus naturellement les phonèmes couler de source. Le résultat, plus lisse, donne moins de prise, enduit de baume les plaies, permet moins l'accès aux démons intérieurs. «*Je suis d'accord avec ça. En français, les mots passent plus "rough" dans le coin de la porte, les maladrances me font aller en profondeur. En anglais, c'est le côté plus heureux de moi qu'on entend. Il y a une fluidité que je trouve chaleureuse, reconfortante à l'oreille. C'est moi, ça aussi. C'est surtout moi maintenant. Je suis moins torturé que je l'étais. Je n'ai plus le besoin de solitude que j'avais il y a 15 ans. Dans *Can't Stand This Loneliness*, ce que je dis, c'est que le gars est plutôt tanné d'être seul.*»

Encore faut-il prêter un peu plus l'oreille. Un livret, avec les

textes, n'aurait pas nui: drôle d'idée d'Audiogram, il faut ouvrir l'application Opendisc® sur son cédérom pour y accéder. «*C'est pas mon choix*», se défend Kevin. «*On m'a dit chez Audiogram que, dans les albums en anglais, ils mettent pas les paroles. O.K., c'est pas mon département.*» Pourquoi Audiogram, d'ailleurs? Après toutes ces années chez Tacca, label dirigé par un Anglo, c'est chez Michel Bélanger, le champion de la chanson francophone, que notre gaillard réalise son vieux rêve d'album en anglais. «*Il y avait une ouverture. Michel Bélanger, il sent ce qu'un artiste veut vraiment faire et il l'aide à le faire. Même si c'est pas le succès assuré.*»

Ne pas recommencer à zéro

De fait, on peut parler d'un *hard sell*. Une vente ardue. Les fans québécois n'ont pas suivi en masse, et le marché anglais demeure à conquérir. «*Les ventes ne sont pas là, la radio n'est pas là, mais moi je suis là*», résume Kevin en toute candeur. À CHOM, m'apprend-il, les décideurs ont décréé *Fangless Wolf Facing Winter* «*trop "smooth"*», malgré le succès à la même station en 2005 de la très pinkfloydienne *Down In Mexico*, chanson écrite par Kevin Parent pour le deuxième album des Porn Flakes. Une percée, pensait-on. «*Je pense que c'est le côté Pink Floyd qu'ils ont aimé, le côté classic rock. Oui, ça a joué pas mal, mais ça n'a pas rendu mon nom familier aux Anglo. C'était présenté seulement comme une tune des Porn Flakes.*»

Une version dénuée de la chanson est sur l'album, histoire de faire le lien. Quelques vedettes du milieu pop-rock canadien ont également contribué au disque: Damhnait Doyle, Jim Cuddy de Blue Rodeo. «*J'ai de bons amis du côté de Toronto, mais le gros de la job est à faire. J'ai comme pas le choix d'y aller, mais je ne veux pas y aller en recommençant à zéro, en faisant les bars, les clubs. On va essayer de passer par des premières parties, avec un show qui a du sens. Faut être crédible.*»

On sent chez Kevin Parent un désir de réussite, mais pas dévorant. Ce n'est pas Gregory Charles l'affamé. «*Je veux faire de la musique, tripper sur scène, mais pas être parti tout le temps. C'est fini, ça. Te maintenir en haut, ça prend toute ta vie. Et*



«*Quand je chante en anglais, je suis dans ma zone de confort. Je suis bien dans ma peau*», souligne le nouveau Kevin Parent, celui de son premier album tout en anglais, *Fangless Wolf Facing Winter*.

moi, ma vie, elle se passe aussi chez nous, en Gaspésie.» Il a son pied-à-terre sur le Plateau, mais retourne à Nouvelle toutes les deux semaines. «*J'ai passé tout l'été chez nous. Ça me calme, la Gaspésie. Et puis là-bas, j'ai des succès qui sont plus discrets. Le succès de ma relation avec mon grand-père. Il a 91 ans. Il pêche encore, il fait son bois de chauffage. On fait des "rides", on jase. C'est précieux. Mon succès, c'est aussi de passer du temps avec mon fils, qui a 14 ans. Lui ne veut pas que je sois là, mais moi, je sais qu'il faut que je sois là. "Father on the go", c'est ben beau, mais "father present", c'est mieux.*» En anglais comme en français.

Collaborateur du Devoir

LES BORÉADES

Francis Copron - directeur artistique



JEUDI 18 OCTOBRE 2007, 20H

La Geniale

Sinfonie di concerti grossi pour flûte de Scarlatti et concertos de Vivaldi et Mancini

JEUDI 7 FÉVRIER 2008, 20H

Apothéoses françaises

Pièces en trio de Marin Marais et Les Apothéoses de Lully et Corelli de François Couperin

JEUDI 24 AVRIL 2008, 20H

Tutti col'Oboe

Avec Alfredo Bernardini, hautboïste
Œuvres de Telemann, Janitsch, Fasch et Boismortier

JEUDI 29 MAI 2008, 20H

Molière en musique

Avec Sophie Faucher et Carl Béchar, comédiens
La Turquerie, tirée du *Bourgeois gentilhomme* de Lully et *Suites de ballet*, tirées du *Malade imaginaire* de Charpentier

Tous les concerts ont lieu à la Chapelle Notre-Dame-de-Bonsecours, 400, rue Saint-Paul Est, Vieux-Montréal

ABONNEMENT / PASSEPORT

4 ENTRÉES AUX CONCERTS DE VOTRE CHOIX :

RÉGULIER 92 \$

ÂNÉ 72 \$ ÉTUDIANT 40 \$

BILLET SIMPLE :

RÉGULIER 25 \$

ÂNÉ 20 \$ ÉTUDIANT 12 \$

ÂNÉ : 65 ANS ET PLUS, ÉTUDIANT :

25 ANS OU MOINS, TEMPS PLEIN, CARTE EXIGÉE.

LES BORÉADES DE MONTRÉAL SE RÉSERVENT LE DROIT DE CHANGER LA PROGRAMMATION SANS PRÉAVIS.

INFORMATION
514-634-1244
www.boreades.com

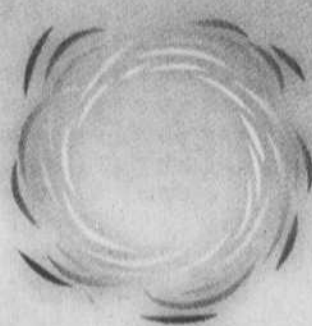
Yves Lambert & le Bébert Orchestra
présentent leur nouveau spectacle
Le monde à Lambert
en association avec le
Festival de films de Portneuf sur l'environnement,
un moyen métrage différent chaque mercredi
sera présenté en première partie par la réalisatrice ou le réalisateur

Découvrez un monde de quête et de fête
les mercredis 10, 17 et 24 octobre 2007 à 20:00
au Lion d'Or
1676 rue Ontario est (coin Papineau)

...un des plus beaux
disques de musique
trad. des dernières années.
Yves Lambert, Le Bébert

Billet en vente :
à la billetterie articulée
(514) 844 2172 ou 1 866 844 2172
et le soir du spectacle au Lion d'Or
Coût du billet : 25 \$
taxes comprises (frais pour carte de crédit en sus)

www.lapochalibre.com

FESTIVAL DES
MUSIQUES SACRÉES
DE QUÉBEC

Du 25 octobre au 4 novembre 2007

À l'église Saint-Roch de Québec et au Palais Montcalm

Un tour
du monde dans
l'univers du sacré.

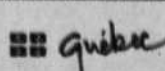
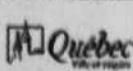
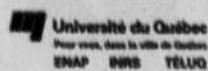
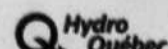
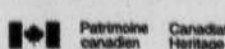
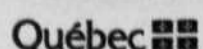
Vic Vogel | Ensemble Polyphonia

Chœurs orthodoxes russes | Hilliard Ensemble

Vox Clamantis | Romulo Larrea | Marathon d'orgue

Jordi Savall | Ensemble Anonymus | Natalie Choquette

Billetech 418-691-7211 | 1-800-900-7469 | www.billetech.com | Information : 418-525-9777 | 1-866-525-9777 | www.festivalmusiquesacree.ca



CULTURE

DE VISU

Villes de rêve

La série d'expos Tangente du Centre canadien d'architecture se termine avec une troublante exposition sur l'architecture comme utopie

ÉCHELLES

Naoya Hatakeyama
Centre canadien d'architecture
1920, rue Baile, Montréal
Jusqu'au 3 février

JÉRÔME DELGADO

L'exposition s'intitule à juste titre *Échelles* — quoi de plus logique lorsqu'on parle maquettes. Mais les séries photos que l'artiste japonais Naoya Hatakeyama a créées pour le Centre canadien d'architecture (CCA) bousculent bien plus que nos seules notions de grandeur(s). Devant ces images, qui n'ont rien des archives documentaires, un certain malaise nous laisse vite comprendre que les Tokyo et New York représentés sont davantage de l'ordre du fantasme que de celui du concret. Et pourtant, il y a du vrai là-dedans.

Obsédée par les idées de grandeur, notre civilisation, autant en Occident qu'en Orient, se berce à l'idée du progrès, du développement. On sait comment cela se traduit en urbanisme: des villes toujours plus grosses, plus démesurées, moins humaines, moins supportables. Toujours séduisantes ou spectaculaires, et pourtant brutales pour celui qui y vit.

Le commentaire de Hatakeyama n'est pas aussi direct. En tout cas, pas autant qu'à d'autres occasions. À la Biennale de Venise 2001, il montrait du doigt le cul-de-sac du développement immobilier de la mégapole japonaise avec, entre autres, un diptyque faisant d'un stade une banlieue artificielle. Imaginez le Salon de l'habitation, rue Pierre-de-Coubertin, permanent.

Le Tokyo vu à vol d'oiseau dans *Tokyo/Mori Building* ainsi que les New York des deux

autres suites exposées dans la petite salle «octogonale» du CCA ont cette portée critique. Ne serait-ce que parce que ces villes n'en sont pas. Ce sont des maquettes que l'artiste a photographiées, maquettes si précises et si détaillées qu'une fois «agrandies» sur papier, elles se font admirablement passées pour de «vraies» villes.

Dernière d'une série de quatre, l'exposition *Échelles* conclut Tangente, projet lancé en 2003 invitant des photographes à parler architecture à travers la collection du CCA. Après Alain Païement, Dieter Appelt et Victor Burgin, Naoya Hatakeyama dévoile donc son travail de création qui en a découlé. Son regard sur les rapports entre ville et nature, entre imaginaire et réalisme, valorise ici la maquette architecturale.

L'expo s'ouvre d'ailleurs sur cinq photos du CCA. Ce sont cinq moments de l'histoire de l'architecture moderne, cinq exemples de maquettes qui ne cachent pas, elles, le côté fantasmatique et irréaliste de ce travail miniature. L'enfant pris derrière les colonnades du Palais de justice imaginé par Ernest Cormier (photo anonyme de 1925) le prouve bien. Mais cette image exprime aussi, comme le dit le commissaire de Tangente, Hubertus von Amelnunx, que l'architecture, avec Hatakeyama, renverse les échelles. Le bâti n'est plus la prolongation de l'humain, comme disait Le Corbusier, il en devient son contraire, des corps sans âme, sans vie.

Le moindre coup d'œil attentif sur les photos réalisées par Hatakeyama, prises de vue réelles, nous le révèle. Les images ne sont pas seulement des temps d'arrêt de mégapoles qui n'arrêtent jamais; là, tout ce qui pourrait refléter l'activité humaine brille par son absence. L'automo-



New York, *Window of the World* (détail), de Naoya Hatakeyama

© NAOYA HATAKEYAMA / COLLECTION CCA

SAISON 07-08
LES VIOLONS DU ROYKARINA GAUVIN
ET LE STABAT MATER
DES VIOLONS DU ROY

MARDI 30 OCTOBRE 2007, 20h
SALLE POLLACK, UNIVERSITÉ MCGILL

Les *Stabat Mater* de Pergolesi et Vivaldi et la *Sinfonia en si mineur «Al santo sepolcro»* et le motet «*In furor iustissimae irae*» de Vivaldi. Solistes: Karina Gauvin, soprano, Robin Blaze, haute-contre. Direction: Bernard Labadie.

Présenté par: FONDS de solidarité FTQ

Billets et abonnements disponibles



«C'est un rendez-vous avec l'émotion que je vous propose. Un poème liturgique d'une touchante beauté, dans des mises en musique poignantes, avec les voix exceptionnelles de Karina Gauvin et Robin Blaze.»

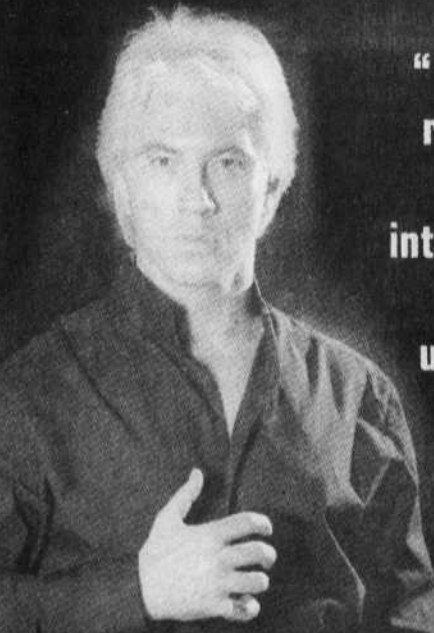
BERNARD LABADIE DIRECTEUR MUSICAL

LES VIOLONS DU ROY
LA CHAPPELLE DE QUÉBEC
BERNARD LABADIE
514 844-2172
1 866 844-2172
violonsduroy.com

PARTENAIRES DE SAISON À MONTRÉAL
MONTRÉAL'S SEASON PARTNER

DMITRI
HVOROSTOVSKY

Un des plus célèbres barytons au monde



«Une des plus remarquables carrières internationales. Sa voix est un pur joyau.»

— NEW YORK TIMES

L'art de la musique vocale russe avec
L'Orchestre de chambre de Moscou
L'Académie d'art vocal de Moscou
Constantine Orbelian, Direction

Samedi, 24 novembre 2007, 20h00



Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts
514 842.2112 1 866 842.2112
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514 790.1245



LE DEVOIR

www.showoneproductions.ca

COLLOQUE

ÉTHIQUE, DROIT ET MUSIQUE

Du 18 au 21 octobre 2007

Présenté par la

Société québécoise de recherche en musique (SQRM),
en collaboration avec le

Centre de recherche en éthique de l'Université de Montréal (CREUM) et le
Département de musique de l'Université du Québec à Montréal (UQAM)

Thèmes :

musique et altérité;
éthique et musique du xx^e siècle;
éthique et improvisation musicale;
éthique et esthétique musicale;
propriété intellectuelle et droit d'auteur;
éthique de la recherche.

Judi 18 octobre 2007, 19h30

Auditorium du Centre d'archives de Montréal
535, avenue Viger Est, Montréal

Conférence inaugurale

L'antisémitisme de Wagner : une question esthétique, historique, éthique?

Jean-Jacques Nattiez, conférencier

(Conférence faisant partie de la série éducative sur l'Holocauste du Centre commémoratif de l'Holocauste à Montréal)

Entrée : 10 \$

Places limitées, sur réservations.

info@sqrq.qc.ca ou

(514) 987-3000, poste 3942

Du 19 au 21 octobre 2007

Département de musique –
Pavillon Athanase-David
Université du Québec à Montréal
1440, rue Saint-Denis, Montréal

Horaires et formulaire d'inscription :
disponibles au www.sqrq.qc.ca/f_acti.htm

Inscription sur place le 19 octobre 2007

Renseignements : (514) 987-3000, poste 3942



CENTRE DE RECHERCHE EN ÉTHIQUE
DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

UQAM



Conseil de recherches en sciences humaines du Canada

Social Sciences and Humanities
Research Council of Canada



Québec



Chaire de recherche en ethnomusicologie de l'Université de Montréal



CENTRE DE MUSIQUE CANADIENNE
CANADIAN MUSIC CENTRE



LE DÉPARTEMENT DE MUSIQUE
DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL



LE DÉPARTEMENT DE MUSIQUE
DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

bile, par exemple: les autoroutes sont vides, les villes semblent abandonnées.

L'exception: la série *New York / Tobu World Square*. Les vues de cette Grosse Pomme, à l'instar de la photographie humaniste d'un Alfred Stieglitz, font ressortir les lignes élancées de l'architecture moderniste, rythmée par les zones d'ombre et d'ensoleillement. C'est une ville où grouillent passants et voitures, dans une sorte de chaos bien ordonné.

Mais ce n'est qu'une maquette, les figures et machines ne sont que des représentations en carton. Il ne s'agit pas d'une photo de New York, mais d'une maquette conservée dans un parc récréatif au Japon. Cette maquette puis les images qui la décortiquent sont la représentation de nos fantasmes, de la ville, sinon idéalisée, du moins fétichisée.

Naoya Hatakeyama semble enfin voir dans l'architecture, dans l'urbanisation, une dernière utopie. C'est la maquette qui permet les véritables explorations. L'édifice, une fois bâti, ne peut correspondre au projet rêvé. L'architecture est une fiction que seule la maquette peut illustrer. Et que la photo, en jouant avec son échelle, peut rendre réaliste.

Collaborateur du Devoir



© NAOYA HATAKEYAMA / COLLECTION CCA

New York, *Tobu World Square*

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DEVOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

DE VISU

Penser aujourd'hui avec René Payant

Comment rendre hommage?

Quoi faire avec l'héritage du critique et historien de l'art?

POINT DE VUE :

RENÉ PAYANT

Salle Alfred-Pellan
Maison des arts de Laval
1395, boul. de la Concorde Ouest
Jusqu'au 28 octobre

Galerie Verticale
2084, boul. des Laurentides, Laval
Jusqu'au 20 octobre

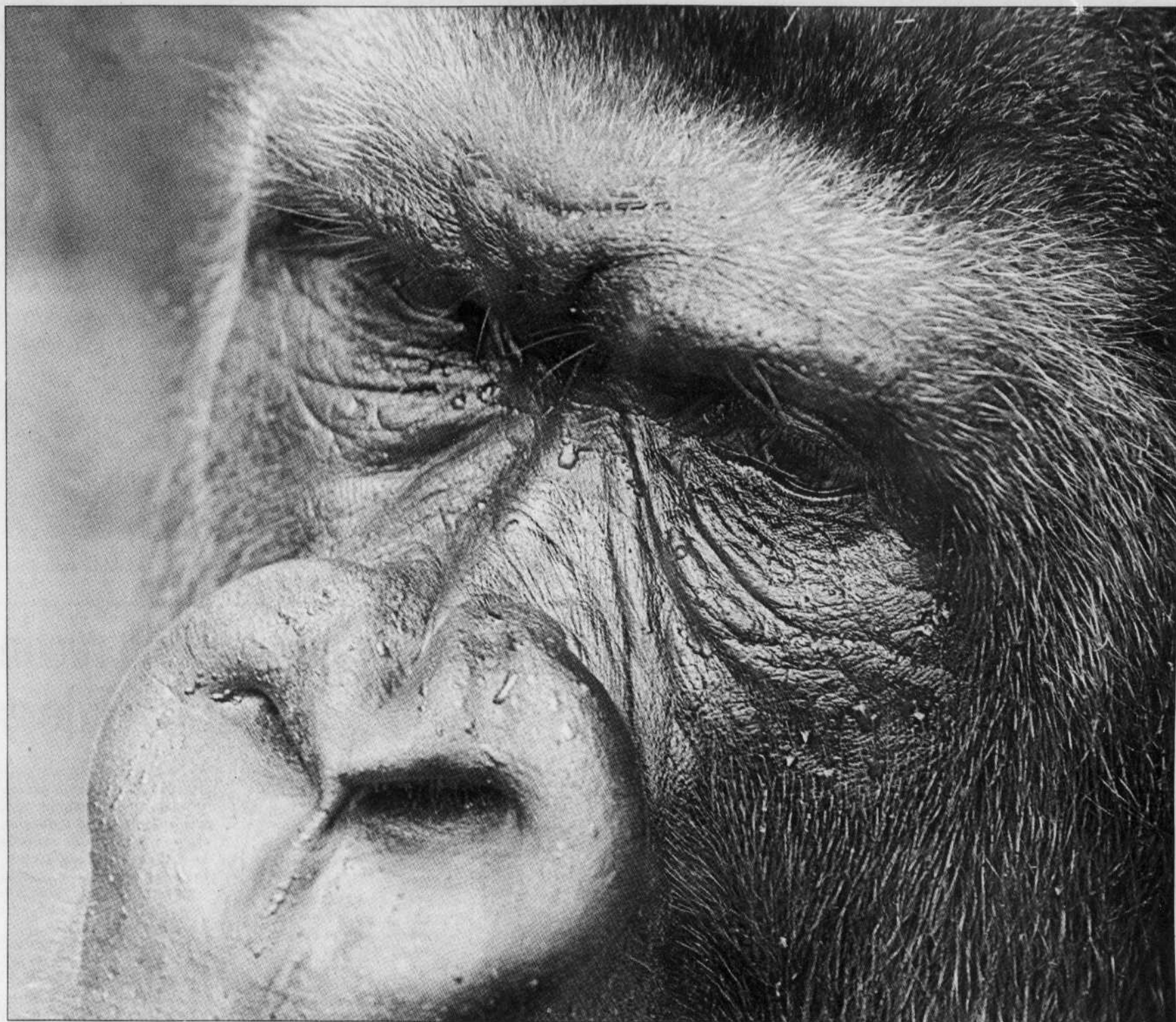
MARIE-ÈVE CHARRON

L'idée est à saluer. Vingt ans après sa disparition, concevoir une exposition à la mémoire de René Payant mérite l'attention. Pour Martin Champagne et Nathalie Dussault, les deux commissaires derrière le projet, les écrits du critique et historien de l'art ont indéniablement marqué leur formation universitaire. Ils ne sont pas les seuls. Quiconque a fait ou fera des études en histoire de l'art au Québec trouvera Payant sur son chemin, lui qui a eu un impact considérable sur la manière de pratiquer la discipline et qui aura, dans les années 1980, donné sa couleur à toute une scène artistique.

Point de vue: René Payant propose donc, en deux volets, deux lieux à Laval et deux générations d'artistes, d'emprunter le «point de vue» de René Payant, souhaitant ainsi montrer l'actualité de ses propos. Les deux commissaires, forcément, font aussi le pari de se mesurer au *Tombeau de René Payant*, une exposition et un catalogue collectifs (Édition Trois) produits en 1991 qui faisaient l'exercice des honneurs à travers la réflexion théorique et la création. D'entrée de jeu, Christine Bernier soulevait dans le catalogue le caractère délicat de l'entreprise: comment rendre hommage, quoi faire avec l'héritage de Payant?

Maladresses et pertinence

Seize ans plus tard, l'exercice s'avère tout aussi périlleux, même s'il profite d'un plus grand recul. Le point de départ reste toujours les *Vedute* (aussi aux Éditions Trois, 1987), cette anthologie qui réunit de nombreux textes que le théoricien a écrits entre 1976 et 1987. Au fil des pages s'impose une pensée qui a forgé ses mots et ses arguments à même l'expérience des œuvres. Avec un discours théorique sur l'art désormais tissé des sciences humaines, Payant élaborait une histoire de l'art interdisciplinaire tout en redoutant les modèles rigides d'analyse ou les grilles de lecture toutes faites. Même les mots, pensait Payant, ne peuvent avoir la prétention de cerner complètement les œuvres. Le travail de l'écriture, poursuivait-il, doit être rendu manifeste: décrire les œuvres, c'est déjà les situer. De fait, le critique avouait l'aspect construit, relatif et partiel, de tout commentaire sur l'art.



Sale menteuse, 2007, photographie couleur d'Emmanuelle Léonard

EMMANUELLE LÉONARD

Même si René Payant affirmait que «l'intérêt du commentaire c'est d'en attirer un autre», les commissaires semblent s'en être surtout remis à ceux qu'il avait déjà formulés. C'est du moins l'impression qui vient à la Maison des arts de Laval, où sont réunies, dans un premier volet de l'exposition, des œuvres de six artistes défendus par Payant, à des moments différents de sa carrière. Son musée imaginaire? Avec des œuvres de Raymonde April, Thomas Coriveau, Sylvie Laliberté, Louise Robert, Marcel Saint-Pierre, Serge Tousignant et Bill Vazan, l'expo concentre en effet certains des intérêts du critique. Et

ses mots, bien sûr, qui figurent pas loin des œuvres. La démarche a l'avantage de confirmer les intuitions de Payant pour des artistes dont le travail est aujourd'hui célébré et que l'on se plaît encore à voir aujourd'hui.

Toutefois, l'exercice a quelque chose de scolaire et d'un peu maladroit. Dans sa façon de rapporter les propos de Payant, de reprendre une démonstration sur des œuvres qui, parfois, faute de disponibilité, ne sont pas celles qui avaient attiré les propos, l'exposition obscurcit son objet. Du reste, à voir les œuvres plus récentes de certains des artistes (April, notamment) ajoutées pour compléter une sélection

faite à partir des textes du critique, on se dit que, la distance aidant, l'expo aurait pu inventer, assumer d'autres points de vue.

Que dit le second volet à la galerie Verticale? Il évite l'écueil du premier lieu, les artistes choisis étant d'une génération qui a suivi Payant (la séparation des générations en deux lieux accentue cette différence). La sélection ne déçoit pas, que ce soit pour les guitares fracassées de Gwenaël Bélanger, le béluça peint de Cynthia Gérard, la performance filmée de Manon de Pauw, la vidéo de Philippe Hamelin ou, encore, même si le dispositif sonore n'est pas tout à fait au point, la photographie pariante

de Sophie Castonguay. On s'imagine volontiers que Payant n'aurait pas manqué de commenter favorablement ces œuvres. C'est peut-être ce qui rend inconfortable le recours aux mots du théoricien par les commissaires pour appliquer dans ce contexte une analyse des œuvres. Pourtant, de leur propre aveu, c'est là le jeu auquel ils voulaient se prêter.

Les deux productions inédites, celles d'Emmanuelle Léonard et de Mathieu Latulippe, ressortent de l'ensemble. Conçues pour l'occasion, elles se présentent d'office comme déjà complices de certains des propos de Payant. Latulippe, avec *Des millions d'inventés*, pour-

suit une réflexion de Payant sur les livres d'artistes et le système de la publication en se présentant sous les traits d'un poète raté, assurément plus satirique que romantique. Léonard, de son côté, commente le statut de la photographie avec une prise de facture documentaire d'une tête de gorille, identifiée comme *Sale menteuse*. L'éloquence de cette œuvre fait oublier le manque de doigté parfois observé dans l'ensemble de l'exposition, laquelle convainc néanmoins de la pertinence toujours actuelle des écrits de René Payant. Il faut y revenir ou les découvrir.

Collaboratrice du Devoir

Louisa Nicol

Réalisme Résiduel

Prismacolor, papier marouflé sur toile
Dernière journée

GALERIE BERNARD

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 277-0770
mercredi 11h-17h jeudi-vendredi 11h-18h samedi 12h-17h www.galeriebernard.ca

IRENE F. WHITTOME

WORDS DO NOT MATTER

jusqu'au 10 novembre 2007

WWW.GALERIESIMONBLAIS.COM

GeraldoPACE
photographe

VERNISSAGE
samedi le 20 octobre de 16h à 19h

EXPOSITION
du 20 au 28 octobre 2007

galerie d'art michel biqué

315 Principale, St-Sauveur-des-Monts, Qc
Tél: (450) 227-5409 | www.galeriemichelbique.com
Fermé lundi et mardi | Closed Monday and Tuesday

GALERIE
michel-ange

L'ABSTRAIT D'HIER À DEMAIN

Vernissage Dimanche le 14 octobre à 13h00

ALLEYN, GEORGE EDMUND	JACQUE, LOUIS
BARBEAU, MARCEL	JÉRÔME, JEAN-PAUL
BEAULIEU, PAUL-VANIER	JULES, LÉONEL
BELLEFLEUR, LÉON	LAFRANCE, JEAN-PIERRE
CARREAU, JANINE	LEMAY, RENÉ
DANSEREAU, GÉRARD	MCEWEN, JEAN
DUGUAY, RAÛL	MILLETTE, CLAUDE
FAILLE, MURIELLE	PICOTTE, MICHEL
FERRON, MARCELLE	RICHARD, LILU
FORTIER, MARCELLE	RIOPPELLE, JEAN-PAUL
GAUVREAU, PIERRE	TOUPIN, FERNAND
GIGALT, YVAN	VAILLANCOURT, ARMARD

L'exposition se poursuit jusqu'au 26 octobre 2007

430 rue Bonsecours, Vieux-Montréal H2Y 3C4
514-875-8281 / 1-877-775-8281 / WWW.MICHEL-ANGE.NET

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

Jennifer Angus
Effroyable beauté
23 sept. 2007 - 6 janv. 2008

07
Automne

Voir/Noir
Une vision à perte de vue

Décoratif! Décoratifs?
Quatre questions autour du décoratif dans l'art québécois
Organisée et mise en circulation par le Musée national des beaux-arts du Québec

23 sept. - 30 déc. 2007 23 sept. 2007 - 6 janv. 2008

145, rue Wilfrid-Corbell
Joliette (Québec) CANADA
(450) 756-0311
www.musee.joliette.org

Mardi au dimanche, 12 h à 17 h

"And so it is..." #17
huile et graphite sur toile,
2007

Florence Victor

QuartierLibre
Galerie d'art

ŒUVRES RÉCENTES DE FLORENCE VICTOR | VERNISSAGE JEUDI LE 18 OCTOBRE À 17H30
Du 18 oct au 11 nov au 4269, rue Notre-Dame Ouest, Montréal Qc (Métro Place Saint-Henri)
Du mercredi au vendredi de 12h à 18h et les samedis et dimanches de 12h à 17h.
514 933-0101 ou www.quartierlibregalerie.com

Cinéma

Superbe descente aux enfers

MICHAEL CLAYTON

Réalisation et scénario: Tony Gilroy. Avec George Clooney, Tom Wilkinson, Tilda Swinton, Sydney Pollack. Image: Robert Elswit. Montage: John Gilroy. Musique: James Newton Howard. États-Unis, 2007, 119 min.

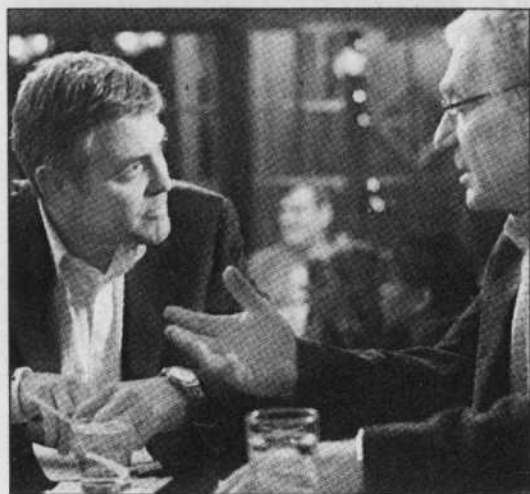
ANDRÉ LAVOIE

Dans le puissant cabinet d'avocats new-yorkais où travaille Michael Clayton (George Clooney), il porte tous les titres... sauf celui d'avocat: «fixer», «miracle worker», «janitor», etc. Homme des basses besognes pour de riches clients dans le pétrin, la tâche commence à lui peser alors que ses problèmes personnels, ses tracas financiers et ses amitiés sincères viennent tout brouiller. Devant sa Mercedes en flammes à la suite d'une explosion qui a failli lui coûter la vie, Clayton comprend qu'il est parvenu à un point de non-retour.

Cette figure cool et énigmatique, version complet trois pièces du superhéros, représente un nouveau tournant dans la carrière du scénariste Tony Gilroy, celui qui, après la trilogie Jason Bourne, devient réalisateur pour un scénario de son cru. Entouré de producteurs célèbres (dont Clooney, Sydney Pollack, Steven Soderbergh) et de collaborateurs talentueux (comme le directeur photo Robert Elswit, maître du noir et blanc dans *Good Night and Good Luck*), Gilroy s'offre une superbe descente aux enfers dans le monde feutré, mais tout aussi sordide, des multinationales.

Michael Clayton représente à la fois une forme sophistiquée et quelque peu nostalgique du thriller, celui au message édifiant et résolument à gauche, porté d'ailleurs depuis longtemps par le réalisateur Sydney Pollack, qui incarne ici le patron de cette firme sur le point de fusionner avec un important bureau londonien. Son désir d'étouffer un scandale n'est que l'une des multiples facettes de ce film complexe et captivant, où tous les personnages oscillent sans cesse entre détresse et détermination.

C'est le cas de Clayton, forcé de raisonner son vieil ami et collègue Arthur (Tom Wilkinson, fabuleux), un avocat redoutable ayant péché les plombs devant son client, la puissante compagnie agroalimentaire U/North, empêtrée dans une affaire de contamination toxique. Son délire camoufle des révélations surprenantes, que l'une des responsables de U/North, Karen Crowder (Tilda Swinton, stupéfiante de vérité), cherche à tuer dans l'œuf. Quitte à voir s'annonce-



George Clooney et Sydney Pollack dans *Michael Clayton*, de Tony Gilroy

ler les cadavres... Pour Michael Clayton, il ne suffit plus de recoller les pots cassés, il faut choisir quel maître il veut désormais servir.

Le contraste entre l'univers de Jason Bourne et celui de Michael Clayton est frappant. Avec un minimum d'effets (une seule explosion de voiture dont on ne finit plus de ramasser les morceaux dans un long flash-back étalé sur quatre jours) et une intrigue, disons-le, jamais avare de détails autant que de détours, Gilroy sait maintenir la tension sans accélérer inutilement la cadence. Même le message écologique apparaît accessoire, les vrais enjeux du film se situant dans les tiraillements moraux dont chaque personnage est porteur. C'est ainsi que Clayton court autant après la vérité qu'après une importante somme d'argent pour changer de «carrière», tandis que sous l'air déterminé de Crowder se cache une détresse dont son miroir est parfois le triste témoin.

Au-delà de l'élégance discrète et raffinée de la mise en scène, *Michael Clayton* constitue surtout un magnifique carré d'as d'acteurs, dominé par Clooney, qui se montre fin renard en choisissant des rôles servant son talent limité mais aussi son aura de star omnipotente. L'adéquation est ici parfaite; à Hollywood, il pourrait même devenir le «fixer» de certains de ses collègues à la carrière déclinante.

Collaborateur du Devoir

Complexe et séduisante trinité

WE OWN THE NIGHT (LA NUIT NOUS APPARTIENT)

Écrit et réalisé par James Gray. Avec Joaquin Phoenix, Mark Wahlberg, Robert Duvall, Eva Mendes. Photographie: Joaquin Baca-Asai. Montage: John Axelrad. Musique: Wojciech Kilar. États-Unis, 2007, 117 min.

MARTIN BILODEAU

James Gray tourne peu. Si peu en fait (trois films en treize ans) qu'on pourrait presque le soupçonner de vouloir réinventer la roue chaque fois, voire de révolutionner son art pour nous emmener dans des ailleurs radicalement différents. Or ce p'tit gars de Queens, issu d'une famille d'immigrants russes, est un sédentaire chronique, aux sens propre et figuré. Chacun de ses films, conventionnel en surface, subversif en dessous, semble érigé sur les cendres du précédent, avec au cœur les mêmes décors, acteurs, enjeux, etc. Ainsi, *We Own the Night* poursuit une démarche esthétique courageusement anachronique et antispectaculaire (pour notre monde dopé à la nouveauté), ainsi qu'une réflexion sur le Bien et le Mal, la famille, la trahison, le repentir, bref, toutes ces vertus chrétiennes qui étaient déjà au cœur de *Little Odessa* et *The Yards*.

La trinité au centre du film est for-

mée du père (Robert Duvall, parfait), chef de police, du fils (excellent Mark Wahlberg), qui marche dans ses pas, et du mouton noir (admirable Joaquin Phoenix). Ce dernier, Bobby, est gérant d'une boîte de nuit très branchée de Brooklyn, propriété d'un parrain de la mafia russe qui le traite comme son fils. Un parrain qu'il sera éventuellement contraint d'espionner et de moucharder, une vaste opération policière menée par son père et son frère visant à démanteler le réseau de trafic de drogue dont sa boîte de nuit constitue le principal guichet.

Au-delà des captivants détails de l'intrigue (attentats, revirements, trahisons, chantages, etc.), *We Own the Night* raconte la tragédie d'un homme qui, en quête d'un père, se retrouve écartelé entre l'un, droit mais

duquel il se sent renié, et l'autre, «croche» mais aimant qu'on le force à renier. Entre ces deux pôles, James Gray, au moyen d'une mise en scène efficace, musclée, jamais poseuse, décline toute une palette de gris, non sans, comme son héros, et à regret, choisir son camp, au milieu du film.

Dans la continuité des films policiers américains des années 70 (ils sont à la mode, vous me direz), le film, solide et bien rythmé, n'est pas dominé par l'action mais poussé par les personnages. Lesquels fascinent jusqu'aux troisièmes rôles, Gray étant un fin scénariste et, surtout, un redoutable directeur d'acteurs.

Outre Phoenix, charismatique et ambigu, la révélation du film demeure la solide Eva Mendes, qui campe une entraîneuse dans la boîte de nuit et petite amie de Bobby. Élément extérieur à l'action, l'actrice, jusqu'ici sous-employée (*Training Day*, *Hitch*), campe une sorte de Marie-Madeleine, témoin de la dislocation familiale qui s'opère sous ses yeux, devant laquelle elle se révèle moins ignorante qu'impuissante. Son personnage, du bon côté de la loi et du mauvais côté de la vertu, constitue le repère moral de ce film simple. Si extraordinairement simple en fait qu'on oublie le très haut degré de maîtrise que James Gray a dû atteindre pour le réaliser.

Collaborateur du Devoir



Joaquin Phoenix dans *We Own the Night*

Improbable réconciliation sur fond de gares

THE DARJEELING LIMITED

Réalisation: Wes Anderson. Scénario: Wes Anderson, Roman Coppola, Jason Schwartzman. Avec Owen Wilson, Adrien Brody, Jason Schwartzman, Angelica Huston. Image: Robert Yeoman. Montage: Andrew Weisblum. États-Unis, 2007, 91 min.

ANDRÉ LAVOIE

On ne peut contester à Wes Anderson (*The Life Aquatic with Steve Zissou*) la singularité de son univers et sa capacité à créer des personnages si déjantés que, échoués dans un autre film, ils ressembleraient à des extraterrestres catapultés hors de leur soucoupe volante. C'est donc sous le signe de la continuité qu'il signe *The Darjeeling Limited*, un périple en train à travers l'Inde — pour l'Américain moyen, le moyen de transport sera sans doute plus exotique que le pays visité... — alors que trois frères tentent une improbable réconciliation.

Rien de mieux qu'un «voyage spirituel» pour ressouder les liens entre Francis (Owen Wilson), Peter (Adrien Brody) et Jack (Jason Schwartzman), et surtout guérir les blessures d'un passé récent, marqué par la mort de leur père et la fuite de leur mère (Angelica Huston), absente aux funérailles et depuis réfugiée dans un monastère.

Leurs retrouvailles n'ont rien d'idylliques, marquées par les obsessions amoureuses des uns, les traumatismes des autres et les mensonges de tous. Courant sous les valises, ils passent d'un lieu à l'autre en semant la zizanie ou en se comportant en héros, à la recherche d'une harmonie aux allures de rêve impossible.

Cette quête est marquée par l'humour, disons, mélancolique de Wes Anderson, illustrant l'étrangeté de ses situations et l'incongruité de ses personnages de toutes les manières mais jamais avec une insistance caricaturale. C'est d'ailleurs cette froideur apparente qui fait en sorte que nous semblons observer de loin, voire de très loin, les péripéties et les différends de ce trio désaccordé, chaque figure devenant un archétype aux contours amusants, mais rarement plus que cela.

Cette dissection de la psyché masculine s'articule avec un luxe de détails, de références (Bill Murray, la mascotte d'Anderson, ouvre le film avec force pour mieux disparaître) et de couleurs chatoyantes, autant d'atouts qui devraient faire de ce périple un voyage cinématographique inoubliable. Or, au-delà des artifices et des épisodes délirants ou émouvants, dont ce sauvetage de la noyade d'un groupe d'enfants qui constitue l'un des rares temps forts du film, *The Darjeeling Limited* file à une vitesse moyenne, porté par des personnages dont les tics et les névroses semblent constituer

leur seule raison d'être.

Il existe bel et bien une manière Wes Anderson, une façon de voir le monde, le sien surtout, qui ne ressemble à aucune autre. Le procédé avait ébloui à ses débuts (*Rushmore*) et engendré plus tard quelques poses souvent copiées (les costumes kitsch dans *The Royal Tenenbaums*), mais il ne semble maintenant s'offrir qu'en version de luxe dans *The Darjeeling Limited*. Un luxe par ailleurs maladif, où la griffe Marc Jacobs-Louis Vuitton pour la conception des fameuses valises est si ostentatoire que l'on pourrait assimiler les célèbres designers à des scénaristes, sans doute coupables de leur triste fin sur le quai d'une gare, d'un très lourd poids symbolique...

Ironiquement, le film est coiffé (sur l'éventuel DVD et sur Internet mais pas en salle) d'un charmant court métrage intitulé *Hôtel Chevalier*, film de chambre au parfum parisien où s'affrontent dans un combat amoureux le personnage de Jason Schwartzman et celui de Natalie Portman, souvent évoqué mais qui n'apparaît qu'une seconde dans *The Darjeeling Limited*. Les spectateurs sont privés d'un amusant clin d'œil, d'un complément modeste mais significatif du monde parallèle de Wes Anderson. Son absence sur grand écran s'inscrit dans une logique qui n'appartient qu'au cinéaste. Malheureusement.

Collaborateur du Devoir

contactimage

impression grand format

PRÉSENTE

10^e ÉDITION

6 SEPTEMBRE AU 21 OCTOBRE 2007

EXPLORATIONS
NARRATIVES

LE MOIS DE LA PHOTO À MONTRÉAL

REPLAYING
NARRATIVE

SEPTEMBER 6 TO OCTOBER 21, 2007

10th PRESENTATION

BRAVO AUX GAGNANTS
LE PRIX DAZIBAO

Pour la première fois cette année, Dazibao remet un prix dans le cadre du Mois de la Photo à Montréal.

L'artiste mexicain GUSTAVO ARTIGAS a été choisi par jury parmi les participants, et se voit confier la réalisation d'un livre pour la collection Les portables. Dédiés exclusivement aux images, les ouvrages de cette collection, œuvres en soi, proposent le livre comme lieu de diffusion et constituent des expositions itinérantes sans circulation prédéterminée ni limite de points de chute.

LE PRIX DU PUBLIC
CONTACT IMAGE / LE DEVOIR

Pour la première fois, Le Mois de la Photo à Montréal lance le prix du public en collaboration avec Contact Image et Le Devoir. Le grand public a choisi son coup de cœur en votant pour son artiste participant préféré.

JOSÉE PEDNEAULT a récolté le plus grand nombre de votes et a reçu un prix de 1500 \$.

WWW.MOISDELAPHOTO.COM

© DAVID CLARBOUR, Image 13004. © DAVID CLARBOUR, Image 13005. © DAVID CLARBOUR, Image 13006. © DAVID CLARBOUR, Image 13007. © DAVID CLARBOUR, Image 13008. © DAVID CLARBOUR, Image 13009. © DAVID CLARBOUR, Image 13010. © DAVID CLARBOUR, Image 13011. © DAVID CLARBOUR, Image 13012. © DAVID CLARBOUR, Image 13013. © DAVID CLARBOUR, Image 13014. © DAVID CLARBOUR, Image 13015. © DAVID CLARBOUR, Image 13016. © DAVID CLARBOUR, Image 13017. © DAVID CLARBOUR, Image 13018. © DAVID CLARBOUR, Image 13019. © DAVID CLARBOUR, Image 13020. © DAVID CLARBOUR, Image 13021. © DAVID CLARBOUR, Image 13022. © DAVID CLARBOUR, Image 13023. © DAVID CLARBOUR, Image 13024. © DAVID CLARBOUR, Image 13025. © DAVID CLARBOUR, Image 13026. © DAVID CLARBOUR, Image 13027. © DAVID CLARBOUR, Image 13028. © DAVID CLARBOUR, Image 13029. © DAVID CLARBOUR, Image 13030. © DAVID CLARBOUR, Image 13031. © DAVID CLARBOUR, Image 13032. © DAVID CLARBOUR, Image 13033. © DAVID CLARBOUR, Image 13034. © DAVID CLARBOUR, Image 13035. © DAVID CLARBOUR, Image 13036. © DAVID CLARBOUR, Image 13037. © DAVID CLARBOUR, Image 13038. © DAVID CLARBOUR, Image 13039. © DAVID CLARBOUR, Image 13040. © DAVID CLARBOUR, Image 13041. © DAVID CLARBOUR, Image 13042. © DAVID CLARBOUR, Image 13043. © DAVID CLARBOUR, Image 13044. © DAVID CLARBOUR, Image 13045. © DAVID CLARBOUR, Image 13046. © DAVID CLARBOUR, Image 13047. © DAVID CLARBOUR, Image 13048. © DAVID CLARBOUR, Image 13049. © DAVID CLARBOUR, Image 13050. © DAVID CLARBOUR, Image 13051. © DAVID CLARBOUR, Image 13052. © DAVID CLARBOUR, Image 13053. © DAVID CLARBOUR, Image 13054. © DAVID CLARBOUR, Image 13055. © DAVID CLARBOUR, Image 13056. © DAVID CLARBOUR, Image 13057. © DAVID CLARBOUR, Image 13058. © DAVID CLARBOUR, Image 13059. © DAVID CLARBOUR, Image 13060. © DAVID CLARBOUR, Image 13061. © DAVID CLARBOUR, Image 13062. © DAVID CLARBOUR, Image 13063. © DAVID CLARBOUR, Image 13064. © DAVID CLARBOUR, Image 13065. © DAVID CLARBOUR, Image 13066. © DAVID CLARBOUR, Image 13067. © DAVID CLARBOUR, Image 13068. © DAVID CLARBOUR, Image 13069. © DAVID CLARBOUR, Image 13070. © DAVID CLARBOUR, Image 13071. © DAVID CLARBOUR, Image 13072. © DAVID CLARBOUR, Image 13073. © DAVID CLARBOUR, Image 13074. © DAVID CLARBOUR, Image 13075. © DAVID CLARBOUR, Image 13076. © DAVID CLARBOUR, Image 13077. © DAVID CLARBOUR, Image 13078. © DAVID CLARBOUR, Image 13079. © DAVID CLARBOUR, Image 13080. © DAVID CLARBOUR, Image 13081. © DAVID CLARBOUR, Image 13082. © DAVID CLARBOUR, Image 13083. © DAVID CLARBOUR, Image 13084. © DAVID CLARBOUR, Image 13085. © DAVID CLARBOUR, Image 13086. © DAVID CLARBOUR, Image 13087. © DAVID CLARBOUR, Image 13088. © DAVID CLARBOUR, Image 13089. © DAVID CLARBOUR, Image 13090. © DAVID CLARBOUR, Image 13091. © DAVID CLARBOUR, Image 13092. © DAVID CLARBOUR, Image 13093. © DAVID CLARBOUR, Image 13094. © DAVID CLARBOUR, Image 13095. © DAVID CLARBOUR, Image 13096. © DAVID CLARBOUR, Image 13097. © DAVID CLARBOUR, Image 13098. © DAVID CLARBOUR, Image 13099. © DAVID CLARBOUR, Image 13100. © DAVID CLARBOUR, Image 13101. © DAVID CLARBOUR, Image 13102. © DAVID CLARBOUR, Image 13103. © DAVID CLARBOUR, Image 13104. © DAVID CLARBOUR, Image 13105. © DAVID CLARBOUR, Image 13106. © DAVID CLARBOUR, Image 13107. © DAVID CLARBOUR, Image 13108. © DAVID CLARBOUR, Image 13109. © DAVID CLARBOUR, Image 13110. © DAVID CLARBOUR, Image 13111. © DAVID CLARBOUR, Image 13112. © DAVID CLARBOUR, Image 13113. © DAVID CLARBOUR, Image 13114. © DAVID CLARBOUR, Image 13115. © DAVID CLARBOUR, Image 13116. © DAVID CLARBOUR, Image 13117. © DAVID CLARBOUR, Image 13118. © DAVID CLARBOUR, Image 13119. © DAVID CLARBOUR, Image 13120. © DAVID CLARBOUR, Image 13121. © DAVID CLARBOUR, Image 13122. © DAVID CLARBOUR, Image 13123. © DAVID CLARBOUR, Image 13124. © DAVID CLARBOUR, Image 13125. © DAVID CLARBOUR, Image 13126. © DAVID CLARBOUR, Image 13127. © DAVID CLARBOUR, Image 13128. © DAVID CLARBOUR, Image 13129. © DAVID CLARBOUR, Image 13130. © DAVID CLARBOUR, Image 13131. © DAVID CLARBOUR, Image 13132. © DAVID CLARBOUR, Image 13133. © DAVID CLARBOUR, Image 13134. © DAVID CLARBOUR, Image 13135. © DAVID CLARBOUR, Image 13136. © DAVID CLARBOUR, Image 13137. © DAVID CLARBOUR, Image 13138. © DAVID CLARBOUR, Image 13139. © DAVID CLARBOUR, Image 13140. © DAVID CLARBOUR, Image 13141. © DAVID CLARBOUR, Image 13142. © DAVID CLARBOUR, Image 13143. © DAVID CLARBOUR, Image 13144. © DAVID CLARBOUR, Image 13145. © DAVID CLARBOUR, Image 13146. © DAVID CLARBOUR, Image 13147. © DAVID CLARBOUR, Image 13148. © DAVID CLARBOUR, Image 13149. © DAVID CLARBOUR, Image 13150. © DAVID CLARBOUR, Image 13151. © DAVID CLARBOUR, Image 13152. © DAVID CLARBOUR, Image 13153. © DAVID CLARBOUR, Image 13154. © DAVID CLARBOUR, Image 13155. © DAVID CLARBOUR, Image 13156. © DAVID CLARBOUR, Image 13157. © DAVID CLARBOUR, Image 13158. © DAVID CLARBOUR, Image 13159. © DAVID CLARBOUR, Image 13160. © DAVID CLARBOUR, Image 13161. © DAVID CLARBOUR, Image 13162. © DAVID CLARBOUR, Image 13163. © DAVID CLARBOUR, Image 13164. © DAVID CLARBOUR, Image 13165. © DAVID CLARBOUR, Image 13166. © DAVID CLARBOUR, Image 13167. © DAVID CLARBOUR, Image 13168. © DAVID CLARBOUR, Image 13169. © DAVID CLARBOUR, Image 13170. © DAVID CLARBOUR, Image 13171. © DAVID CLARBOUR, Image 13172. © DAVID CLARBOUR, Image 13173. © DAVID CLARBOUR, Image 13174. © DAVID CLARBOUR, Image 13175. © DAVID CLARBOUR, Image 13176. © DAVID CLARBOUR, Image 13177. © DAVID CLARBOUR, Image 13178. © DAVID CLARBOUR, Image 13179. © DAVID CLARBOUR, Image 13180. © DAVID CLARBOUR, Image 13181. © DAVID CLARBOUR, Image 13182. © DAVID CLARBOUR, Image 13183. © DAVID CLARBOUR, Image 13184. © DAVID CLARBOUR, Image 13185. © DAVID CLARBOUR, Image 13186. © DAVID CLARBOUR, Image 13187. © DAVID CLARBOUR, Image 13188. © DAVID CLARBOUR, Image 13189. © DAVID CLARBOUR, Image 13190. © DAVID CLARBOUR, Image 13191. © DAVID CLARBOUR, Image 13192. © DAVID CLARBOUR, Image 13193. © DAVID CLARBOUR, Image 13194. © DAVID CLARBOUR, Image 13195. © DAVID CLARBOUR, Image 13196. © DAVID CLARBOUR, Image 13197. © DAVID CLARBOUR, Image 13198. © DAVID CLARBOUR, Image 13199. © DAVID CLARBOUR, Image 13200. © DAVID CLARBOUR, Image 13201. © DAVID CLARBOUR, Image 13202. © DAVID CLARBOUR, Image 13203. © DAVID CLARBOUR, Image 13204. © DAVID CLARBOUR, Image 13205. © DAVID CLARBOUR, Image 13206. © DAVID CLARBOUR, Image 13207. © DAVID CLARBOUR, Image 13208. © DAVID CLARBOUR, Image 13209. © DAVID CLARBOUR, Image 13210. © DAVID CLARBOUR, Image 13211. © DAVID CLARBOUR, Image 13212. © DAVID CLARBOUR, Image 13213. © DAVID CLARBOUR, Image 13214. © DAVID CLARBOUR, Image 13215. © DAVID CLARBOUR, Image 13216. © DAVID CLARBOUR, Image 13217. © DAVID CLARBOUR, Image 13218. © DAVID CLARBOUR, Image 13219. © DAVID CLARBOUR, Image 13220. © DAVID CLARBOUR, Image 13221. © DAVID CLARBOUR, Image 13222. © DAVID CLARBOUR, Image 13223. © DAVID CLARBOUR, Image 13224. © DAVID CLARBOUR, Image 13225. © DAVID CLARBOUR, Image 13226. © DAVID CLARBOUR, Image 13227. © DAVID CLARBOUR, Image 13228. © DAVID CLARBOUR, Image 13229. © DAVID CLARBOUR, Image 13230. © DAVID CLARBOUR, Image 13231. © DAVID CLARBOUR, Image 13232. © DAVID CLARBOUR, Image 13233. © DAVID CLARBOUR, Image 13234. © DAVID CLARBOUR, Image 13235. © DAVID CLARBOUR, Image 13236. © DAVID CLARBOUR, Image 13237. © DAVID CLARBOUR, Image 13238. © DAVID CLARBOUR, Image 13239. © DAVID CLARBOUR, Image 13240. © DAVID CLARBOUR, Image 13241. © DAVID CLARBOUR, Image 13242. © DAVID CLARBOUR, Image 13243. © DAVID CLARBOUR, Image 13244. © DAVID CLARBOUR, Image 13245. © DAVID CLARBOUR, Image 13246. © DAVID CLARBOUR, Image 13247. © DAVID CLARBOUR, Image 13248. © DAVID CLARBOUR, Image 13249. © DAVID CLARBOUR, Image 13250. © DAVID CLARBOUR, Image 13251. © DAVID CLARBOUR, Image 13252. © DAVID CLARBOUR, Image 13253. © DAVID CLARBOUR, Image 13254. © DAVID CLARBOUR, Image 13255. © DAVID CLARBOUR, Image 13256. © DAVID CLARBOUR, Image 13257. © DAVID CLARBOUR, Image 13258. © DAVID CLARBOUR, Image 13259. © DAVID CLARBOUR, Image 13260. © DAVID CLARBOUR, Image 13261. © DAVID CLARBOUR, Image 13262. © DAVID CLARBOUR, Image 13263. © DAVID CLARBOUR, Image 13264. © DAVID CLARBOUR, Image 13265. © DAVID CLARBOUR, Image 13266. © DAVID CLARBOUR, Image 13267. © DAVID CLARBOUR, Image 13268. © DAVID CLARBOUR, Image 13269. © DAVID CLARBOUR, Image 13270. © DAVID CLARBOUR, Image 13271. © DAVID CLARBOUR, Image 13272. © DAVID CLARBOUR, Image 13273. © DAVID CLARBOUR, Image 13274. © DAVID CLARBOUR, Image 13275. © DAVID CLARBOUR, Image 13276. © DAVID CLARBOUR, Image 13277. © DAVID CLARBOUR, Image 13278. © DAVID CLARBOUR, Image 13279. © DAVID CLARBOUR, Image 13280. © DAVID CLARBOUR, Image 13281. © DAVID CLARBOUR, Image 13282. © DAVID CLARBOUR, Image 13283. © DAVID CLARBOUR, Image 13284. © DAVID CLARBOUR, Image 13285. © DAVID CLARBOUR, Image 13286. © DAVID CLARBOUR, Image 13287. © DAVID CLARBOUR, Image 13288. © DAVID CLARBOUR, Image 13289. © DAVID CLARBOUR, Image 13290. © DAVID CLARBOUR, Image 13291. © DAVID CLARBOUR, Image 13292. © DAVID CLARBOUR, Image 13293. © DAVID CLARBOUR, Image 13294. © DAVID CLARBOUR, Image 13295. © DAVID CLARBOUR, Image 13296. © DAVID CLARBOUR, Image 13297. © DAVID CLARBOUR, Image 13298. © DAVID CLARBOUR, Image 13299. © DAVID CLARBOUR, Image 13300. © DAVID CLARBOUR, Image 13301. © DAVID CLARBOUR, Image 13302. © DAVID CLARBOUR, Image 13303. © DAVID CLARBOUR, Image 13304. © DAVID CLARBOUR, Image 13305. © DAVID CLARBOUR, Image 13306. © DAVID CLARBOUR, Image 13307. © DAVID CLARBOUR, Image 13308. © DAVID CLARBOUR, Image 13309. © DAVID CLARBOUR, Image 13310. © DAVID CLARBOUR, Image 13311. © DAVID CLARBOUR, Image 13312. © DAVID CLARBOUR, Image 13313. © DAVID CLARBOUR, Image 13314. © DAVID CLARBOUR, Image 13315. © DAVID CLARBOUR, Image 13316. © DAVID CLARBOUR, Image 13317. © DAVID CLARBOUR, Image 13318. © DAVID CLARBOUR, Image 13319. © DAVID CLARBOUR, Image 13320. © DAVID CLARBOUR, Image 13321. © DAVID CLARBOUR, Image 13322. © DAVID CLARBOUR, Image 13323. © DAVID CLARBOUR, Image 13324. © DAVID CLARBOUR, Image 13325. © DAVID CLARBOUR, Image 13326. © DAVID CLARBOUR, Image 13327. © DAVID CLARBOUR, Image 13328. © DAVID CLARBOUR, Image 13329. © DAVID CLARBOUR, Image 13330. © DAVID CLARBOUR, Image 13331. © DAVID CLARBOUR, Image 13332. © DAVID CLARBOUR, Image 13333. © DAVID CLARBOUR, Image 13334. © DAVID CLARBOUR, Image 13335. © DAVID CLARBOUR, Image 13336. © DAVID CLARBOUR, Image 13337. © DAVID CLARBOUR, Image 13338. © DAVID CLARBOUR, Image 13339. © DAVID CLARBOUR, Image 13340. © DAVID CLARBOUR, Image 13341. © DAVID CLARBOUR, Image 13342. © DAVID CLARBOUR, Image 13343. © DAVID CLARBOUR, Image 13344. © DAVID CLARBOUR, Image 13345. © DAVID CLARBOUR, Image 13346. © DAVID CLARBOUR, Image 13347. © DAVID CLARBOUR, Image 13348. © DAVID CLARBOUR, Image 13349. © DAVID CLARBOUR, Image 13350. © DAVID CLARBOUR, Image 13351. © DAVID CLARBOUR, Image 13352. © DAVID CLARBOUR, Image 13353. © DAVID CLARBOUR, Image 13354. © DAVID CLARBOUR, Image 13355. © DAVID CLARBOUR, Image 13356. © DAVID CLARBOUR, Image 13357. © DAVID CLARBOUR, Image 13358. © DAVID CLARBOUR, Image 13359. © DAVID CLARBOUR, Image 13360. © DAVID CLARBOUR, Image 13361. © DAVID CLARBOUR, Image 13362. © DAVID CLARBOUR, Image 13363. © DAVID CLARBOUR, Image 13364. © DAVID CLARBOUR, Image 13365. © DAVID CLARBOUR, Image 13366. © DAVID CLARBOUR, Image 13367. © DAVID CLARBOUR, Image 13368. © DAVID CLARBOUR, Image 13369. © DAVID CLARBOUR, Image 13370. © DAVID CLARBOUR, Image 13371. © DAVID CLARBOUR, Image 13372. © DAVID CLARBOUR, Image 13373. © DAVID CLARBOUR, Image 13374. © DAVID CLARBOUR, Image 13375. © DAVID CLARBOUR, Image 13376. © DAVID CLARBOUR, Image 13377. © DAVID CLARBOUR, Image 13378. © DAVID CLARBOUR, Image 13379. © DAVID CLARBOUR, Image 13380. © DAVID CLARBOUR, Image 13381. © DAVID CLARBOUR, Image 13382. © DAVID CLARBOUR, Image 13383. © DAVID CLARBOUR, Image 13384. © DAVID CLARBOUR, Image 13385. © DAVID CLARBOUR, Image 13386. © DAVID CLARBOUR, Image 13387. © DAVID CLARBOUR, Image 13388. © DAVID CLARBOUR, Image 13389. © DAVID CLARBOUR, Image 13390. © DAVID CLARBOUR, Image 13391. © DAVID CLARBOUR, Image 13392. © DAVID CLARBOUR, Image 13393. © DAVID CLARBOUR, Image 13394. © DAVID CLARBOUR, Image 13395. © DAVID CLARBOUR, Image 13396. © DAVID CLARBOUR, Image 13397. © DAVID CLARBOUR, Image 13398. © DAVID CLARBOUR, Image 13399. © DAVID CLARBOUR, Image 13400. © DAVID CLARBOUR, Image 13401. © DAVID CLARBOUR, Image 13402. © DAVID CLARBOUR, Image 13403. © DAVID CLARBOUR, Image 13404. © DAVID CLARBOUR, Image 13405. © DAVID CLARBOUR, Image 13406. © DAVID CLARBOUR, Image 13407. © DAVID CLARBOUR, Image 13408. © DAVID CLARBOUR, Image 13409. © DAVID CLARBOUR, Image 13410. © DAVID CLARBOUR, Image 13411. © DAVID CLARBOUR, Image 13412. © DAVID CLARBOUR, Image 13413. © DAVID CLARBOUR, Image 13414. © DAVID CLARBOUR, Image 13415. © DAVID CLARBOUR, Image 13416. © DAVID CLARBOUR, Image 13417. © DAVID CLARBOUR, Image 13418. © DAVID CLARBOUR, Image 13419. © DAVID CLARBOUR, Image 13420. © DAVID CLARBOUR, Image 13421. © DAVID CLARBOUR, Image 13422. © DAVID CLARBOUR, Image 13423. © DAVID CLARBOUR, Image 13424. © DAVID CLARBOUR, Image 13425. © DAVID CLARBOUR, Image 13426. © DAVID CLARBOUR, Image 13427. © DAVID CLARBOUR, Image 13428. © DAVID CLARBOUR, Image 13429. © DAVID CLARBOUR, Image 13430. © DAVID CLARBOUR, Image 13431. © DAVID CLARBOUR, Image 13432. © DAVID CLARBOUR, Image 13433. © DAVID CLARBOUR, Image 13434. © DAVID CLARBOUR, Image 13435. © DAVID CLARBOUR, Image 13436. © DAVID CLARBOUR, Image 13437. © DAVID CLARBOUR, Image 13438. © DAVID

CINÉMA

Passion sans issue

LUST, CAUTION (DÉSIR, DANGER)

Réalisation: Ang Lee. Scénario: James Shamus et Wang Hui Ling, d'après une nouvelle d'Eileen Chang. Avec Tony Leung Chiu-Wai, Tang Wei, Joan Chen, Wang Leehom, Tou Chung Hua. Image: Rodrigo Prieto. Musique: Alexandre Desplat. Montage: Tim Squyres.

ODILE TREMBLAY

Lauréat du prestigieux Lion d'or au dernier Festival de Venise (son deuxième après *Brokeback Mountain*), Ang Lee marque avec *Lust, Caution* son retour en Orient. L'action se déroule dans le Shanghai de 1942 sous occupation japonaise. Le film est adapté d'une nouvelle d'Eileen Chang, qui possède un statut d'écrivain mythique en Chine.

Un des grands mérites d'Ang Lee est de ne jamais demeurer cantonné à un genre, même après y avoir récolté un immense succès. L'oscarisé de *Brokeback Mountain* avait depuis longtemps montré l'étendue de son registre en livrant, en des coins du monde divers, des œuvres aussi différentes que *Eat Drink Man Woman*, *Sense and Sensibility*, *The Ice Storm*, *Crouching Tiger, Hidden Dragon*. Il s'est révélé aussi à l'aise dans l'Amérique profonde que dans une Asie légendaire ou tissée de rituels quotidiens contemporains.

Lust, Caution est une histoire d'amour qui flirte avec tous les dangers, montrant deux amants en bêtes féroces enlacés qui peuvent donner le coup de griffe fatal à chaque instant. Car entre la jeune résistante Wong Chia Chi (Tang Wei, intéressante nouvelle venue au cinéma) et le féroce collaborateur Mr. Yee (fantastique Tony Leung) qu'elle est chargée de trahir et de livrer à la mort, la passion (réelle) ne peut qu'être sans issue.

Souvent les cinéastes asiatiques réussissent mieux leurs scènes amoureuses que leurs homologues occidentaux, éloignés du puritanisme chrétien, si réducteur.



SOURCE ALLIANCE

L'action de *Lust, Caution*, d'Ang Lee, se déroule dans le Shanghai de 1942 sous occupation japonaise. Les références au *Casablanca* de Michael Curtiz sautent aux yeux. L'arrière-fond de guerre, les amours impossibles, l'espionnage, le danger, les bagnoles rondes et rutilantes, chargées dans l'imaginaire collectif d'images inquiétantes, hantent les deux films

Ici, les étreintes de la résistante et du tortionnaire qu'elle traque sont belles, brutales et érotiques, vrai duel sur couette, dont l'animalité puissante crève l'écran. Les sentiments sont tus et le désir plane.

À travers une mise en scène fluide et hautement maîtrisée, le perfectionnisme d'Ang Lee explose dans chaque détail des costumes, des décors, comme dans cette atmosphère de suspense, où le drame politique de la Chine envahit prend le visage de jeunes idéalistes que les conquérants veulent broyer.

Question d'époque (même année: 1942) et de coups de chapeau, les références de *Lust, Caution* au *Casablanca* de Michael Curtiz sautent aux yeux. L'arrière-fond de guerre, les amours impossibles, l'espionnage, le danger, les bagnoles rondes et rutilantes, chargées dans l'imaginaire collectif

d'images inquiétantes, hantent les deux films à 65 ans d'intervalle.

On sent aussi flotter l'ombre de Wong Kar-wai avec son *In the Mood for Love* (plus lancinant, tout de même). L'esthétique des costumes féminins aux cols chinois montants confère un cachet de sophistication aux deux films. Le beau visage de Tang Wei, sa grâce, son élégance s'offrent des airs de la mythique Maggie Cheung. Tony Leung avait remporté le prix d'interprétation à Cannes pour son rôle dans cet extraordinaire *In the Mood for Love*. Sa forte présence ici ajoute un lien entre les deux films. L'acteur chinois emprunte des postures et des mimiques à Humphrey Bogart, ce qui nous ramène à *Casablanca*. Jamais Tony Leung n'a dégagé un tel charme que dans *Lust, Caution*, où il crève l'écran.

Le film, de facture supérieure mais classique à sa manière, ne

possède pas la griffe géniale qu'Ang Lee imprime sur ses meilleures productions. Sans doute parce que *Lust, Caution*, qui s'égare au départ dans la superbe mécanique de sa mise en situation, entre jeu de Mahjong et réunions de conspirateurs amateurs, ne prend sa vraie puissance qu'en seconde partie. Le souffle du film est inégal, même si la transformation de l'héroïne, qui passe d'oise blanche à maîtresse avertie, mérite d'être développée. Mais la seconde partie, vraiment haletante, qui crève la surface de la joliesse d'ensemble, en des enlacements érotiques violents et incendiaires, dégage une rare tension dramatique, où tous les éléments du film noir explosent pour entraîner les héros aux confins d'eux-mêmes, en des zones d'ou nul ne revient.

Le Devoir



SOURCE FUN FILMS

On retrouve dans *Jardins d'automne*, d'Otar Iosseliani, la vieille culture de haute bourgeoisie qui hante ses œuvres, culture raillée, reniée par lui, mais toujours représentée.

Joyeuse cacophonie

JARDINS D'AUTOMNE

Réalisation et scénario: Otar Iosseliani. Avec Séverin Blanchet, Michel Piccoli, Muriel Motte, Pascal Vincent. Image: William Lubtchansky. Montage: Otar Iosseliani et Ewa Lenkiewicz. Musique: Nicolas Zourabichvili.

ODILE TREMBLAY

Otar Iosseliani ne ressemble qu'à lui-même. Géorgien d'origine, installé depuis 30 ans à Paris, il a gardé un sens de la collectivité masculine — repas bien arrosés et chants en chœur —, un amour du burlesque, de la métaphore.

Son dernier film, *Jardins d'automne*, qui n'est pas son meilleur, porte du moins sa marque. On y retrouve la vieille culture de haute bourgeoisie qui hante ses œuvres, culture raillée, reniée par lui, mais toujours représentée. On n'échappe pas à ses racines... Le cinéaste d'Adieu, plancher des vaches, de *La Chasse aux papillons* et de *Lundi matin* a toujours traîné ses bagages géorgiens en France, sans pouvoir les déposer. Mais il débordait de la famille et met en scène à Paris (ce pourrait être n'importe quelle autre ville) toutes les couches sociales.

Réalisme et crédibilité des situations sont ici des notions incongrues. *Jardins d'automne* constitue une fable sur le pouvoir et la liberté, l'un ne couchant pas toujours dans le lit de l'autre. L'histoire est celle d'un ministre (Séverin Blanchet, acteur inconnu au bataillon, ami du cinéaste, assez insignifiant au demeurant) qui quitte son emploi pour des raisons indéterminées et perd tout, sa belle et onéreuse maîtresse, sa demeure princière et, surtout, le pouvoir. Le voici, consolé par sa vieille maman, qui retrouve le goût du partage avec les copains. Que la vieille maman soit incarnée par un Michel Piccoli à chignon et à grande jupe consti-

tue un des éléments les plus rigolos de *Jardins d'automne*. Iosseliani finit souvent par apparaître dans ses films. Il devient un artiste vagabond, à la sagesse truculente, philosophe du macadam.

La trame musicale, toujours importante dans les films de Iosseliani, est savoureuse. Ses films se goûtent aussi par l'oreille. Quant au reste, faute d'une ligne directrice très précise, passant du monde des émigrés sans papiers qui squattent en grappe un appartement aux alcôves des ministres et

À vouloir embrasser les drames et les joies de toutes les couches sociales en un seul film, Iosseliani sombre souvent dans le chaos

au peuple des sans-domicile fixe, Iosseliani ratise bien large. Il parseme aussi son film de popes avinés, de jaguars apprivoisés, de domestiques en livrée, d'alcool, bien entendu, tant il est lui-même gros buveur, cet alcool cimentant ici des amitiés viriles, car les femmes n'ont pas le beau rôle (hormis celle que joue Piccoli).

Cette joyeuse cacophonie aurait eu besoin de quelques lignes de force: à vouloir embrasser les drames et les joies de toutes les couches sociales en un seul film, Iosseliani sombre souvent dans le chaos. Quelques épisodes de grand burlesque, des moments d'amitié charmant l'œil et l'esprit, surtout quand Piccoli s'en mêle, mais *Jardins d'automne* souffre de sa confusion structurelle du début à la fin et de sa morale du pouvoir-qui-n'apporte-pas-le-bonheur, en fin de compte assez simpliste.

Le Devoir

ARCHAMBAULT PALMARES DVD

Résultats des ventes: Du 2 au 8 octobre 2007

- 1 FANTASTIC 4
- 2 JUNGLE BOOK
- 3 ELTON JOHN Elton 60: Live at New York
- 4 DAVID GILMOUR Remember that Night
- 5 1408
- 6 CSI: VEGAS Season 4
- 7 NATHALIE LAMBERT Cardio Fever
- 8 CSI: VEGAS Season 5
- 9 NATHALIE LAMBERT Cardio Latino
- 10 SMALLVILLE Season 6
- 11 CSI: MIAMI Season 1
- 12 TOUPIE ET BINOU L'Halloween de Toupie
- 13 OVER THE HEDGE
- 14 LES CALINOURS Le secret de la boîte
- 15 SAMANTHA OUPS! Volume 4
- 16 THE LORD OF THE RINGS TRILOGY
- 17 CSI: MIAMI Season 2
- 18 CSI: MIAMI Season 3
- 19 HEROES Season 1
- 20 BARBIE The Island Princess

... un condensé de bonheur et d'optimisme... Ils sont si rares les films qui font du bien à l'âme...
 Catherine Frot / Albert Dupontel
Odette Toulemonde
 un film de Eric Erismann
 PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE
 CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

... la célèbre interprète d'Amélie Poulain (...) offre une solide performance...
 MARIO ANGELO LUBBER, LA PRESSE
 Comédie romantique rythmée et pétillante...
 MARIANE SCHWARTZ, LE JOURNAL DE MONTREAL
 Audrey Tautou / Gau Elmaleh
horsdeprix
 À l'affiche
 CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

GAGNANT
 CINÉMA FÉMININ
 Cécile De France, Patrick Bouchel, Lédvina Smailic, Judo Betschler
UN SECRET
 À l'affiche
 CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

DURS À CUIRE
 UN FILM DE GUILLAUME SYLVESTRE
 À l'affiche le 19 octobre

Une performance puissante de David Strathairn...
 Wow! Puissant et bien fait!
 - VARIETY
 Puissant et provocant. Steel Toes est remarquable.
 - ASHLAND DAILY THINGS
 Un nouveau drame explosif... une exploration provocante de la haine dans notre société.
 - THE TORONTO STAR
 Finaliste aux Oscars de 2006
 DAVID STRATHAIRN ANDREW W. WALKER
STEEL TOES
 UN FILM DE DAVID GOW
 UNE PRODUCTION GALAFILM
 PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

CATHERINE DE LEAN LAURENT LUCAS PASCALE BUSSIÈRES
LA CAPTURE
 UN FILM DE CAROLE LAURE
 DÈS LE 19 OCTOBRE

« UN TRÈS GRAND FILM OÙ ROY DUPUIS CONFIRME SON GÉNIE. »
 MARIO ANGELO LUBBER, LA PRESSE
 « Une grande énergie, un excellent montage et aucun temps mort. UN FILM PUISSamment RYTHMÉ! Dans la peau de cet officier québécois, Roy Dupuis est franchement EXTRAORDINAIRE! »
 Odile Tremblay - LE DEVOIR
 « Le sujet écrase tout, le but est atteint. ON SORT DU FILM ESTOMACUÉ! »
 Juliette Roy - CIBC/PRESSE
 « Roy Dupuis offre une performance COLOSSALE! »
 Niemand Provancher - LE SOLEIL
ROY DUPUIS J'AI SERRÉ LA MAIN DU DIABLE
 D'APRÈS LE BEST SELLER DU LIEUTENANT GÉNÉRAL ROMÉO DALLAIRE
À L'AFFICHE!
 CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

CINÉMA



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Dans son nouveau film, *La Capture*, Carole Laure aborde la violence domestique, qui détruit les familles.

Carole Laure, prise 3

Son troisième long métrage, *La Capture*, sera projeté lundi et mardi au Festival du nouveau cinéma avant de prendre l'affiche en salle dès vendredi prochain.

ODILE TREMBLAY

Depuis que l'ancienne égérie de Gilles Carle s'est piquée de devenir réalisateur, elle a accouché en 2001 des *Fils de Marie*, où elle se mettait en scène, en 2003 de *CQ2 (Tout près du sol)*, qui donnait la vedette à sa fille. L'un et l'autre sélectionnés à la Semaine de la critique, à Cannes. Carole Laure possède l'indéniable mérite de s'améliorer d'un film à l'autre.

Son nouveau métier de cinéaste l'entraîne dans des avenues d'apprentissage, où elle manque d'assurance. «Est-ce que mon film va marcher?», se demande-t-elle, inquiète. Les deux premières fois, le public ne s'est guère pointé au rendez-vous. Elle espère le conquérir cette fois-ci. «*La Capture sortira sur huit ou dix écrans. CQ2 n'avait eu droit qu'à un écran. Il y a du progrès...*»

Ses thèmes de prédilection tournent autour de la famille, réelle ou reconstituée, des drames humains, de la résilience surtout, cette faculté de survivre aux traumatismes qui sont le lot de ses héroïnes alter ego. «*Il faut continuer, vivre et s'en sortir*», estime-t-elle.

Le cycle de la violence

La Capture aborde la violence domestique, qui détruit les familles. Le film parle aussi de revanche et de catharsis, car Rose, la jeune fille au centre du film, confrontée toute

son enfance à la violence paternelle, se rebiffa. Ni Carole Laure ni sa fille Clara Furey ne tiennent l'affiche cette fois. «*Catherine de Léon possédait cette beauté qui se jouait hors du champ de la séduction. Elle avait l'énergie, le talent du rôle. C'était elle.*»

Pascale Bussières incarne la mère et Laurent Lucas, le père bourreau. «*A 42 ans, Pascale peut être crédible en mère d'une fille de l'âge de Catherine. Son personnage s'est marié jeune. Mais c'est la première fois que Pascale joue une victime aussi passive. Elle parle avec son corps, joue avec son regard. Quant à Laurent Lucas, il est beau et charismatique, doté d'un profil inquiétant. Parfait pour le rôle. Dans le film, je l'ai voulu en général franchement méchant, à l'exception d'une scène très dialoguée où il tente d'attirer sa fille de son côté, en humiliant la mère.*»

Sur le thème de la violence domestique, Carole Laure s'avoue, sinon incollable, du moins très documentée. Les scènes sanglantes, récurrentes, ne sont à ses yeux nullement exagérées, même dans les milieux aisés. Pas plus rares que ce silence de la mère qui a toujours refusé de dénoncer son agresseur.

Dans *La Capture*, Rose a vingt ans et cache à son amoureux l'horreur de son enfance, jusqu'à ce qu'au hasard d'une visite dans sa banlieue natale de Châteauguay, elle soit confrontée de nouveau au malheur de sa mère, ainsi qu'à la fuite de son frère de seize ans. Celui-ci s'est retrouvé chez un autre père abuseur, recréant le cercle de la violence.

«*J'ai voulu traiter du réalisme de la violence, mais aussi de son réalisme psychique, de ses conséquences sur le paysage mental des victimes.*» Carole Laure a demandé à Jean-

Marc Dalpé de l'aider à structurer son film, en insérant des scènes oniriques parmi les épisodes dramatiques. «*Il fut d'une grande aide à l'écriture. Le but était de pénétrer l'esprit de la fille, de voir les choses à travers ses yeux. Les abuseurs ne bougent pas, ni ne reconnaissent leurs crimes. C'est la jeune fille ici qui change, qui prend sa mère et son frère sur ses épaules, sacrifie son chum, perd des plumes, mais apprend à occuper sa place, à vivre sa rage jusqu'au bout.*»

Le monde de la danse baigne les films de Carole Laure. Ici, Rose travaille à Montréal dans un atelier d'expression corporelle. «*Plutôt que la danse, j'ai montré l'expression d'une agressivité animale à évacuer.*»

Carole Laure aime jouer avec les symboles: ainsi, la fuite dans la forêt, quand l'agresseur est bloqué par une armée de majorettes, et à la fin cette chorégraphie d'un groupe masculin que la belle va tuer de façon métaphorique. Ailleurs, des animaux sont mis à contribution pour renvoyer le père à son animalité.

Complices de la fille dans sa revanche: de vieilles dames, incarnées par Janine Sutto et Huguette Oigny. «*Elles me font penser à mes sœurs adoptives qui ont plus de 80 ans. À cet âge, les femmes n'ont rien à perdre, ni rien à prouver. Elles possèdent une vraie nonchalance.*»

Carole Laure veut bel et bien s'améliorer. Comment? «*En allant de plus en plus vers la collaboration*», dit-elle. En tout cas, son prochain projet, à l'étape de l'écriture, sera plus léger que les trois autres. «*J'ai scénarisé une comédie musicale. Après trois longs métrages en cinq ans, pas question de lâcher.*»

Le Devoir

Un bijou d'humour vitriolique

DEATH AT A FUNERAL (V.F.: JOYEUSES FUNÉRAILLES)

Réalisation: Frank Oz. Scénario: Dean Craig. Avec Matthew Macfadyen, Keeley Hawes, Rupert Graves, Ewen Bremner. Image: Oliver Curtis. Montage: Beverly Mills. Musique: Murray Gold. Grande-Bretagne-États-Unis, 2007, 90 min.

ANDRÉ LAVOIE

Les échecs cuisants donnent parfois aux cinéastes qui les subissent de véritables bienfaits thérapeutiques. Parlez-en au réalisateur américain Frank Oz, coupable d'avoir réalisé *The Steppord Wives* avec Nicole Kidman, une fantaisie banlieusarde et futuriste qui menait tout le monde, y compris le spectateur, dans un triste cul-de-sac narratif. Ce ratage avait tout de même coûté 90 millions de dollars...

C'est en Angleterre qu'Oz a trouvé un second souffle avec *Death at a Funeral*, une satire délirante à la modestie évidente, enrobée d'un charme bien britannique et se déroulant à un rythme de sitcom américaine, celui qui a fait le succès, entre autres, de *In & Out*. Et vous ne trouverez pas en ce moment sur les écrans plus beau bijou d'humour vitriolique doublé d'une galerie de personnages dont l'apparente banalité camoufle une énergie comique dévastatrice. Tout cela autour d'un cercueil.

Le père de Daniel (Matthew Macfadyen) repose en paix, mais le défunt est bien le seul à afficher une certaine quiétude dans cette maisonnée où se tiennent les funérailles. Que l'embaumeur se soit d'abord trompé de cercueil, c'est une chose; que certains convives soient sous l'influence (involontaire) de drogues hallucinogènes, que d'autres cadavres s'accumulent mais cette fois dans les placards, et qu'un invité mystérieux (Peter Dinklage), inconnu de tous, révèle, par sa seule présence, des pans obscurs du disparu, cela donne à cette cérémonie des adieux des couleurs qui n'ont rien à voir avec celle du deuil.

Tout respire l'intelligence et un sens évident du timing dans *Death at a Funeral*, à commencer par l'introduction de toute cette faune, faite de manière ordonnée, permettant ainsi au récit de prendre peu à peu, et sans confusion, son rythme de croisière... jusqu'à opter pour la vitesse affolante d'une Formule 1. Rarement, dans un espace aussi restreint (et qui ne sent jamais le studio), autant de figures farfelues et de péripéties aussi absurdes n'ont cessé de se voler la vedette. Ce n'est pas le cas de cette distribution éclatante au service de cette comédie pétillante, merveilleuse réunion d'acteurs donnant un réel supplément d'âme à une histoire en rien mortuaire.

Collaborateur du Devoir

Festival du cinéma INTERNATIONAL EN ABITIBI-TEMISCAMINGUE

Du 27 octobre au 1^{er} novembre, les projecteurs se tournent vers Rouyn-Noranda

Le peuple invisible

Première mondiale de Richard Desjardins et Robert Monderie



Le bonheur d'Emma

Emma's glück de Sven Taddicken



La belle empoisonneuse

Première nord-américaine de Richard Jutras



Continental, un film sans fusil

de Stéphane Lafleur



4 mois, 3 semaines et 2 jours

4 luni, 3 saptamini si 2 zile

Palme d'or (Cannes 2007)

de Cristian Mungiu



La brunante

de Fernand Dansereau



L'âge des ténèbres

de Denys Arcand



www.festivalcinema.ca

Hydro Québec

Québec

TELEFILM CANADA

BOND VIDEO